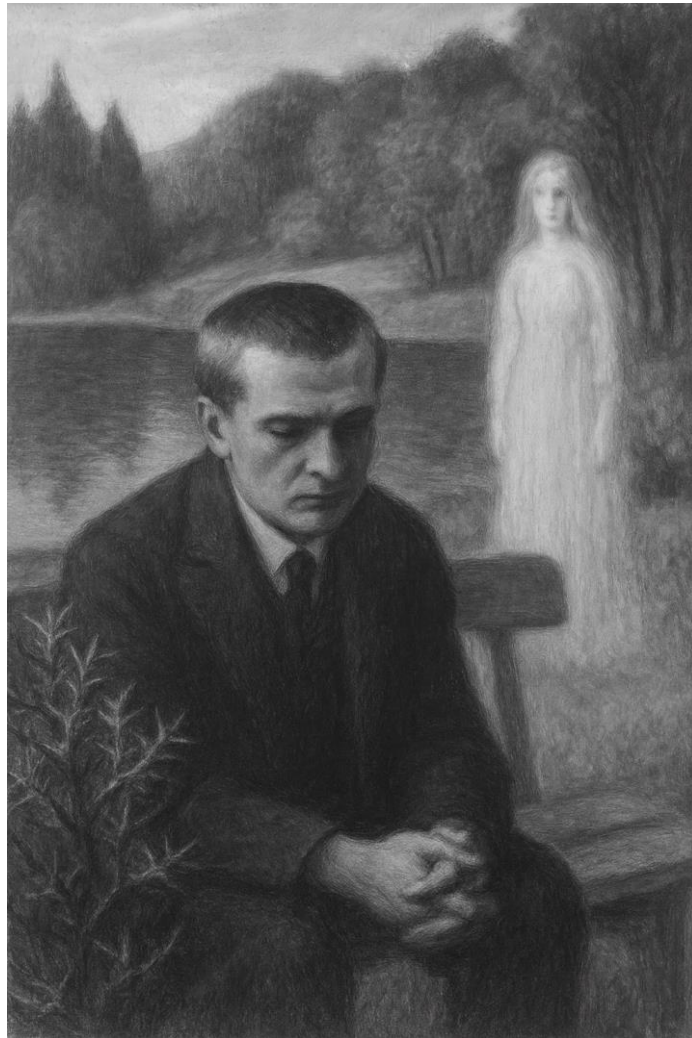


Denis CLARINVAL

LES MAUDITS

ACTE IV



ACTE IV

SCENE 1

Crépuscule. La forêt s'assombrit lentement, traversée de reflets d'or et de cuivre. Un sentier s'enfonce entre les troncs, silencieux, ponctué du pas léger de deux silhouettes. Georg et Grete avancent côte à côte sans parler, portés par la même lassitude. Ils s'arrêtent, comme si la terre elle-même leur avait demandé halte, et s'assoient sur une pierre plate à l'orée d'une clairière. Devant eux, un buisson d'épines, noir et dense, palpite sous la lumière déclinante. Le vent s'y engouffre un instant, puis tout se fige : du cœur du buisson s'élève une lueur, et dans cette clarté vacillante se dessine la figure d'un ange, ni radieux ni terrible, mais traversé de feu et d'ombre, l'ange du buisson d'épines.

GEORG

Cri dans le sommeil ; dans des ruelles noires le vent s'engouffre, le bleu du printemps fait signe au travers des branches qui rompent, rosée pourpre de la nuit et les étoiles autour s'éteignent.

GRETE

Un cri jaillit du sommeil et la nuit se déchire dans l'ombre, dans les ruelles obscures s'engouffre le vent sans visage, il roule des éclats brisés contre les pierres fatiguées, sous les branches rompues se lève un bleu fragile et pur, promesse encore tremblante du printemps qui s'annonce, la rosée pourpre se penche au seuil du silence nocturne, et les étoiles s'éteignent comme des braises refroidies, la cendre du ciel retient le souffle avant l'éveil du jour.

L'ANGE

L'obscurité chancelle aux portes des maisons désertées, le sommeil des hommes frémit au contact d'un vent d'orage, et déjà, derrière les vitres closes, la lumière cherche passage, elle s'insinue dans l'air comme une parole encore muette, elle se glisse sur les murs et caresse le front des dormeurs, les branches qui ploient révèlent un secret bleu d'azur, la nuit défait son manteau dans la rosée rouge du temps, et les étoiles s'enfuient vers l'abîme qui les recueille en silence.

GEORG

La rivière se teint de vert, d'argent les vieilles allées et les clochers de la ville. Ô douce ivresse dans la barque qui glisse et les sombres appels du merle dans des jardins candides. Déjà s'allège la floraison rose.

GRETE

La rivière s'ouvre en silence sous les reflets changeants, elle se vêt de vert tendre et d'éclats d'argent anciens, comme si les allées du passé s'y gravaient à nouveau, et les clochers dressés gardent le temps dans leur fer rouillé, la ville respire à travers ses tours comme un songe de pierre, une ivresse douce monte de l'eau qui s'écoule sans fin, dans la barque qui glisse, l'air se remplit d'un chant obscur, un merle appelle au loin dans la profondeur des jardins.

L'ANGE

Les jardins s'ouvrent en candide innocence au matin, les fleurs se penchent vers l'ombre où veille un souffle ancien, chaque pétale tremble comme une aile au bord du silence, et la lumière s'allège, posée sur les corolles roses, un parfum subtil flotte au-dessus de l'herbe endormie, la barque balance au rythme secret des eaux muettes, et le vent se fait doux, porteur des voix disparues, qui s'élèvent encore au milieu des branches fleuries.

GEORG

En fête, le bruit des eaux. Ô les ombres humides du pré, le pas de l'animal ; feuilles virides, rameaux en fleurs touchent le front de cristal ; balancement de la barque scintillante.

GRETE

Les eaux s'élèvent en fête, bruissant comme des voix anciennes, elles déroulent leur chant à travers les prés encore sombres, ombres humides qui s'allongent au pied de l'herbe neuve, la terre s'ouvre et respire l'odeur des sources profondes, un pas léger traverse le matin, secret de l'animal errant, son haleine s'unit au souffle du vent qui soulève les fleurs, et déjà, dans le ciel clair, la lumière se courbe et se déploie, comme une cloche invisible appelant au mystère des choses.

L'ANGE

Les feuilles éclatent en vert vif, les rameaux en fleurs se tendent, ils touchent doucement le front limpide du printemps naissant, un front de cristal qui reflète la clarté des mondes à venir, et la barque s'incline, scintillante, au rythme des ondes calmes, elle emporte dans son sillage l'ivresse pure des aubes nouvelles, les ombres et la lumière se confondent dans son mouvement, et le regard de l'homme s'y perd, absorbé par le flux éternel, comme si l'instant s'ouvrait sur la promesse d'un autre rivage.

GEORG

Doucement le soleil sonne dans les nuages de roses contre la colline. Grand, le silence des sapins, les ombres graves au bord de la rivière.

GRETE

Doucement le soleil s'élève derrière la colline assoupie, il sonne comme une cloche au milieu des nuages de roses, chaque rayon s'incline dans l'air comme un souffle de cuivre, et l'horizon s'enflamme des braises tendres du matin nouveau, la colline respire, couverte d'un voile léger de brume, et la lumière y pose ses doigts sur les pierres assombries, un chant sans voix naît de la rencontre du jour et de l'ombre, et l'âme s'incline devant ce mystère fragile et transparent.

L'ANGE

Grand est le silence qui habite le règne sombre des sapins, ils se dressent immobiles comme des gardiens au bord du temps, leurs ombres épaisses s'allongent dans l'eau lente de la rivière, elles y déposent la gravité d'un monde qui ne parle plus, et pourtant, derrière cette obscurité, brille une clarté muette, une présence secrète qui veille dans le tronc des arbres, le ciel écoute, attentif, le murmure caché des forêts, et le fleuve s'incline sous le poids sacré de ce silence.

GEORG

Pureté ! Pureté ! Où sont les sentiers effrayants de la mort, du gris mutisme de pierre, les roches de la nuit et les ombres sans paix ? abîme étincelant du soleil.

GRETE

Pureté ! Pureté ! s'écrie le cœur au seuil du jour nouveau, un éclat blanc traverse l'air comme une source inviolée, mais déjà surgit la mémoire des sentiers funestes et sombres, les routes effrayantes où la mort étendait son manteau, sous les pierres muettes pesait le poids d'un silence glacé, et les roches de la nuit gardaient l'ombre de nos terreurs, chaque pas résonnait comme une chute dans l'abîme noir, et la lumière s'éteignait au bord du gouffre de l'oubli.

L'ANGE

Pourtant voici qu'un abîme de soleil s'ouvre en étincelles, il renverse les ténèbres, il perce le voile des ombres, il embrase de clarté le visage obscur de la terre meurtrie, et les pierres muettes s'illuminent d'un éclat d'éternité, la nuit s'efface, les ombres sans paix se dissolvent en poussière, le mutisme se défait dans l'écho des flammes solaires, et l'âme s'élève, lavée dans la lumière pure du matin, comme une barque portée par le feu qui jamais ne s'éteint.

GEORG

Sœur, quand je t'ai trouvée à la clairière solitaire de la forêt, et il était midi, et grand le mutisme de la bête ; blanche sous le chêne sauvage, et d'argent les fleurs de l'épine. puissant mourir et la flamme chantante dans le cœur.

L'ANGE

Sœur, quand je t'ai trouvée dans la clairière abandonnée, le soleil immobile pesait au zénith sur la forêt muette, chaque arbre retenait son souffle, chaque feuille brillait d'attente, et la bête, tapie dans l'ombre, écoutait le silence des heures, il était midi, l'instant où la terre vacille sous le feu, et dans cette halte sacrée se révélait ton visage voilé, un éclat de blancheur reposait au pied du chêne farouche, comme si l'innocence s'était couchée sur la pierre sauvage. Blanche étais-tu, sœur, et l'épine fleurissait d'argent à tes pieds, la lumière jouait dans tes cheveux comme un souffle de grâce, ton corps se mêlait à la clairière comme une offrande pure, et l'âme, saisie, se penchait vers l'abîme d'une vérité nue, car mourir alors semblait doux, dans la flamme qui chante au cœur, comme si le feu lui-même devenait parole fraternelle, et l'éclat du monde, rassemblé en toi, ouvrait une porte secrète, vers l'union des âmes perdues et la réconciliation des ombres.

GEORG

Plus sombres les eaux baignent les beaux jeux des poissons. Heure du deuil, aspect taciturne du soleil ;

GRETE

Les eaux se sont assombries, lentes et profondes comme des songes, elles bercent à peine les jeux fragiles des poissons d'argent, mais déjà le courant se charge d'un deuil silencieux, chaque reflet se voile, chaque cercle se défait dans l'ombre, le soleil lui-même incline son front vers l'horizon muet, son visage taciturne assombrit la terre de sa pâleur, et le temps s'alourdit, lesté par le poids d'un mystère, comme si le monde entier respirait une tristesse sans nom. Alors l'âme se découvre étrangère au sein de la création, elle marche comme un exilé sur le sol de ses ancêtres,

L'ANGE

Elle regarde les eaux noires et ne s'y reconnaît plus, la forêt se ferme, les collines se détournent en silence, mystique, la clarté s'obscurcit au-dessus des vallées, et le ciel suspendu se dérobe à l'espérance des hommes, le cœur s'éprouve seul, séparé de tout ce qui demeure, errant dans la lumière sombre comme dans une patrie perdue.

GEORG

Du bleu au-dessus de la forêt massacrée, et sonne longuement une cloche sombre dans le village ; cortège de paix, en silence le myrte fleurit au-dessus des paupières blanches du mort.

GRETE

Un bleu étrange se suspend au-dessus de la forêt meurtrie, les troncs abattus gisent comme des membres disloqués, la clairière respire encore la cendre de ses blessures, et dans ce désert d'arbres retentit la voix d'airain, longuement, une cloche sombre roule dans le ciel voilé, elle traverse les toits du village et brise le silence des rues, son écho descend jusque dans les vallées immobiles, comme un appel funèbre qui rassemble les vivants.

L'ANGE

Alors s'avance un cortège de paix sous le ciel endeuillé, les pas résonnent à peine sur la terre encore humide, et le souffle des hommes se tait devant l'invisible mystère, en silence s'incline

le myrte au-dessus du visage défunt, ses fleurs pures veillent les paupières closes du repos, elles couvrent d'une tendresse fragile la pâleur du mort, et dans l'ombre de ce passage naît une clarté secrète, comme si la mort ouvrait au monde un chemin de douceur.

GEORG

L'âme est de l'étranger sur terre. Mystique s'obscurcit

GRETE

L'âme marche sans repos sur les chemins de poussière, elle croise les hommes, leurs paroles, leurs demeures, mais nulle porte ne s'ouvre vraiment à son passage, nulle maison ne l'accueille comme une enfant revenue. Elle chemine pourtant, portant son feu sous la cendre, un feu sans nom qui brûle à l'écart du langage, et chaque pas qu'elle fait dans l'horizon terrestre creuse plus profondément l'abîme de son exil.

L'ANGE

Étrangère, elle l'est jusque dans la clarté des jours, car la lumière même lui parle une langue étrangère, le soleil se lève et s'abaisse sur ses épaules comme un fardeau d'or que nul ne peut partager. Les saisons s'écoulent, et les fleurs se répandent, mais leur éclat est pour d'autres, non pour elle. Elle contemple et s'éloigne, silencieuse, dans un monde trop proche pour être habité. Parfois la nuit lui semble plus douce que le jour, car elle recouvre de ses voiles les faux visages, et dans le noir muet, l'âme écoute une musique que nul vivant n'entend, sauf elle, sauf les morts.

GRETE

Alors elle sait qu'elle n'est pas seule dans l'ombre, qu'un cortège secret marche à ses côtés discrets, et que la fraternité se cache dans le silence, Quand les vivants détournent leur regard étranger. Mais il reste en elle une mémoire plus ancienne, une lueur fragile, éclat d'une source perdue, elle se souvient d'un lieu sans nom ni contours, où l'exil n'existait pas et où l'être se donnait. Ce souvenir l'empêche de sombrer tout entière, Il nourrit le feu qui couve au plus profond de son cœur, et même si la terre la rejette comme une étrangère, elle porte en elle la patrie invisible des âmes.

L'ANGE

Ainsi l'âme s'avance, toujours plus solitaire, mais son pas est ferme, son chant encore plus grave, car elle sait que son destin n'est pas de se fixer mais d'ouvrir dans le monde une brèche de clarté. Étrangère sur la terre, elle devient messagère d'un ailleurs qui se tait mais qui persiste en elle. Et dans son exil se dresse une force nouvelle : la certitude qu'aucune ombre n'éteindra sa flamme.

GEORG

Les eaux résonnent doucement dans le déclin de l'après-midi et la friche verdit plus sombre sur la rive, joie dans le vent rose ; le doux chant du frère sur la colline du soir.

GRETE

Les eaux se bercent d'elles-mêmes au déclin de l'après-midi, elles résonnent doucement comme des voix apaisées, chaque vaguelette s'éteint dans l'or du soleil mourant, et le temps ralentit sa course aux rives assombries, la friche se couvre d'un vert profond, plus grave et plus dense, elle respire la mémoire des jours engloutis dans l'ombre, mais dans le vent se lève une joie subtile et légère, un souffle rose effleure les collines fatiguées.

L'ANGE

Alors s'élève au loin le chant du frère sur la colline du soir, un chant doux, venu des lèvres de l'horizon fragile, il se déploie comme une caresse dans l'air qui se retire, et rejoint les eaux qui s'inclinent sous la lumière finissante, le monde tout entier écoute cette voix fraternelle, elle unit les vivants et les morts dans une même attente, et la nuit qui approche n'est plus un voile de silence, mais une demeure ouverte à la promesse de l'âme.

L'ange se détourne et regagne lentement le buisson d'épines. La lumière qui l'enveloppait se retire avec lui, comme aspirée par la terre. Le feu s'éteint, ne demeure qu'une rumeur légère, un souffle d'aube dans les branches. Georg et Grete restent assis un moment, immobiles, le regard fixé sur l'obscurité redevenue simple buisson. Puis, après un long silence, ils se lèvent et reprennent le sentier forestier...

GEORG

Au soir le père devint vieillard ; dans de sombres chambres, le visage de la mère se pétrifia, et sur le garçon pesait la malédiction d'une race dégénérée. Parfois il se rappelait son enfance, emplie de maladies, d'effroi et de ténèbres, les jeux secrets au jardin étoilé, ou qu'il nourrissait les rats dans la cour crépusculaire. D'un miroir bleu sortait la forme mince de la sœur et il se jetait comme mort dans le noir. La nuit, sa bouche éclatait comme un fruit rouge et les étoiles s'allumaient sur sa détresse muette. Ses rêves emplissaient la vieille maison des pères. Le soir, il aimait aller à travers le cimetière en ruine, ou bien il contemplait les corps dans la chambre des morts au jour crépusculaire, les taches vertes de la décomposition sur leurs belles mains.

GRETE

Je t'entends, Georg, au fond de ces chambres d'ombre où nos enfances se sont mêlées comme deux oiseaux blessés. Ta mémoire a gardé les murs, les rats, les miroirs bleus ; moi, j'ai gardé la lumière qui vacillait sur ton front. Quand tu regardais la mère immobile, c'est mon souffle que tu sentais derrière la vitre. Je n'ai pas oublié le jardin ni les jeux qui s'achevaient dans le silence — ni les étoiles suspendues à ta bouche fendue de rouge. J'étais là, dans le reflet du miroir, mince et froide, pour t'empêcher de mourir tout à fait.

GEORG

À la porte du monastère, il mendia un morceau de pain ; l'ombre d'un cheval noir bondit hors de l'obscurité et l'effraya. Quand il était couché dans son lit glacé, des larmes indicibles s'emparaient de lui. Mais il n'y avait personne pour poser la main sur son front. Quand l'automne venait, il allait, un voyant, dans la prairie brune. Ô, les heures d'extase sauvage, les soirs au bord de la rivière verte, les chasses. Ô, l'âme qui chantait doucement la mélodie des roseaux jaunis, piété ardente. Silencieux il regardait, et longuement, dans les yeux étoilés du crapaud, touchait de ses mains frissonnantes le froid de la pierre vieille et donnait voix à la légende vénérable de la source bleue. Ô, les poissons argentés et les fruits qui tombaient des arbres rabougris. Les accords de ses pas l'emplissaient d'orgueil et de mépris pour l'homme.

GRETE

Les moines t'ont refusé le pain, mais moi je t'en donnais dans le rêve. Tu parlais aux bêtes, aux pierres, aux sources — et c'est à moi que tu répondais sans le savoir. J'étais la prière sans

mot, la petite flamme dans l'œil du crapaud, la voix qui se glissait sous ton pas fier et solitaire. Toi, le voyant des herbes fanées, tu marchais vers la rivière verte, et je te suivais, invisible, dans le bruissement des roseaux. L'homme t'était méprisable, dis-tu ; mais moi, je te voyais homme parmi les ombres, et ton orgueil m'était tendresse.

GEORG

Sur le chemin du retour il rencontra un château inhabité. Des dieux en ruine se tenaient dans le jardin, exhalant leur deuil avec le soir. Mais il lui semblait : ici j'ai vécu des années oubliées. Un choral d'orgue l'emplissait des frissons de Dieu. Mais dans une caverne sombre il passait ses jours, mentait et volait, et se cachait, loup flamboyant, du visage blanc de la mère. Ô, l'heure où il s'écroula, la bouche pierreuse, dans le jardin étoilé, où l'ombre du meurtrier vint sur lui. Le front pourpre, il entra dans le marécage et la colère de Dieu châtia ses épaules de métal ; ô, les bouleaux dans la tempête, la faune sombre qui évitait ses sentes enténébrées. La haine consumait son cœur, jouissance, quand il viola l'enfant sans voix dans le jardin viride de l'été, reconnut dans son visage radieux le sien pris de folie. Douleur, à la fenêtre le soir, quand des fleurs pourpres surgit, squelette horrible, la mort.

GRETE

Quand tu errais dans les jardins déserts, j'étais la brise entre les colonnes, l'odeur douce du soir. Tu dis la faute, la violence, le meurtre — je n'ai vu que la blessure, et dans cette blessure ta lumière tordue. Tu croyais frapper les anges, mais c'était ton propre cœur qui tremblait sous la pierre. Chaque nuit, la mère revenait sous son vêtement bleu, et je me glissais près d'elle, pour qu'elle te pardonne. Tes dieux en ruine m'ont parlé, Georg : ils ont dit que la haine est la forme la plus pure de la douleur.

GEORG

Ô, les tours et les cloches ; et les ombres de la nuit, pierres, tombèrent sur lui. Personne ne l'aimait. Mensonge et luxure embrasaient sa tête dans des chambres crépusculaires. Le bruissement bleu d'un vêtement de femme le fit se figer en colonne et dans la porte se tenait la forme nocturne de sa mère. À son chevet se leva l'ombre du mal. Ô, nuits et étoiles. Le soir, il passa avec l'infirme près de la montagne ; sur le sommet glacé s'étendait l'éclat rose du couchant et son cœur sonnait doucement dans le crépuscule. Lourdemment les sapins houleux s'abaissèrent sur eux et le chasseur rouge sortit de la forêt. Quand la nuit vint, son cœur se

brisa, cristallin, et l'obscurité frappa son front. Sous des chênes dépouillés il étrangla de ses mains glacées un chat sauvage. Implorante, à sa droite, apparut la forme blanche d'un ange, et dans l'obscurité grandit l'ombre de l'infirme. Mais lui prit une pierre et la lui jeta, ce qui le fit fuir en hurlant, et en soupirant s'effaça dans l'ombre de l'arbre le doux visage de l'ange.

GRETE

Les cloches se sont tues, mais j'entends encore leur battement dans le vide. Les tours se penchent sur ton ombre, Georg, comme sur une plaie que la nuit recouvre. Dans les chambres crépusculaires, les murs brûlent encore du souffle des mensonges, et ton front garde la trace du feu. Tu dis qu'aucun ne t'aimait, pourtant une tendresse s'est glissée entre tes songes, mince comme un fil de lune. Le vêtement bleu qui frôle la porte, c'est la mère, oui, mais c'est aussi la miséricorde qui tremble. L'ange t'est apparu, et tu l'as chassé, croyant qu'il venait punir, non secourir. Mais sache, frère, qu'il ne s'est pas effacé : il t'attend depuis ce soir-là, sous les chênes dépouillés, et son soupir, c'est ton propre cœur brisé qui bat encore dans la nuit.

GEORG

Longtemps il resta couché dans un champ pierreux et vit, étonné, le firmament doré. Chassé par des chauves-souris, il se jeta dans l'obscurité. Haletant il entra dans la maison en ruine. Dans la cour il but, bête sauvage, aux eaux bleues de la fontaine, jusqu'à ce qu'il eût froid. Délirant de fièvre, il resta assis sur les marches glacées, criant à Dieu sa rage de mourir. Ô, le visage gris de la peur, quand il leva ses yeux hébétés sur la gorge tranchée d'une colombe. Fuyant sur des escaliers inconnus, il rencontra une fille juive et il saisit ses cheveux noirs et prit sa bouche. L'hostile le suivait dans des ruelles obscures et un grincement de fer déchirait son oreille. Le long des murs de l'automne, il suivait en silence, jeune servant, le prêtre muet ; sous des arbres desséchés il respirait, ivre, l'écarlate de ce vêtement vénérable.

GRETE

Je t'ai vu boire à la fontaine comme une bête et lever les yeux vers la gorge ouverte de la colombe. Tu appelais Dieu — et c'est moi qui t'ai entendu. Les murs du monde résonnaient de ton cri. Dans l'escalier de l'automne, ta main saisissait la nuit comme on saisit un visage pour ne pas tomber. J'étais là encore, dans la poussière des marches, dans le vêtement du

prêtre muet, dans le parfum du sang qui voulait prier à ta place. Tu ne savais pas que ton délire m'enveloppait comme un manteau, et que j'apprenais à t'aimer depuis ta folie.

GEORG

Ô, le disque flétri du soleil. De doux martyres consumaient sa chair. Dans un passage désert, sa forme sanglante lui apparut, raide d'ordure. Il portait un amour plus profond aux œuvres sublimes de la pierre ; au clocher qui, la nuit, assaille de ses grimaces d'enfer le ciel bleu étoilé ; à la tombe froide qui garde le cœur ardent de l'homme. Douleur, la faute indicible qu'elle signale. Mais comme il descendait en méditant une pensée brûlante le fleuve automnal, avançant sous des arbres dépouillés, lui apparut dans un manteau de crin, démon flamboyant, la sœur. Au réveil les étoiles s'éteignirent à leur tête.

GRETE

Je t'ai cherché au bord du fleuve, entre les arbres nus. Le soleil s'était flétri comme une hostie oubliée. Tu parlais aux pierres, tu voulais rejoindre leur silence — mais c'est à moi que tu pensais, moi qui brûlais dans ton sommeil. Quand tu m'as vue venir sous le manteau de crin, tu n'as pas fui : tu savais que je venais te rendre ton visage. Ce n'était pas un rêve, Georg — c'était le moment où nos ombres se sont reconnues. Depuis, je veille dans le courant, sous la cendre des étoiles.

GEORG

Ô la race maudite. Quand dans des chambres maculées le destin de chacun est accompli, la mort entre à pas pourrissants dans la maison. Ô, si dehors c'était le printemps et que dans l'arbre en fleur un oiseau adorable chantait. Mais grisâtre se dessèche la maigre verdure aux fenêtres des nocturnes, et les cœurs en sang songent encore au mal. Ô, dans le demi-jour, les chemins printaniers du songeur. Plus justement le réjouit la haie en fleurs, les jeunes pousses du paysan et l'oiseau qui chante, douce créature de Dieu ; la cloche du soir et la belle communauté des hommes. Son destin, s'il pouvait l'oublier, et le dard de l'épine. Le ruisseau verdit, libre, où chemine son pied d'argent, et un arbre parlant murmure au-dessus de sa tête envahie de ténèbres.

GRETE

Tu parles du printemps et je sens déjà l'odeur des fleurs mortes, leur innocence oubliée. Dehors, l'oiseau chante pour toi, non pour la race maudite. Ses ailes battent au-dessus du jardin désert, elles ne connaissent ni faute ni héritage. Moi aussi j'ai guetté cette cloche du soir, ce ruisseau qui se souvient du ciel. Tu disais que l'homme t'était étranger, mais dans la haie en fleurs j'ai vu ton visage apaisé. L'arbre t'a parlé, Georg, il t'a murmuré que la vie continue dans la sève, même pour ceux qui se sont maudits.

GEORG

Alors il prend dans sa main frêle le serpent ; et son cœur fondit en larmes ardentes. Sublimes, le mutisme de la forêt, l'obscurité verdie et les bêtes moussues qui s'envolent quand la nuit vient. Ô le frisson, quand chacun connaît sa faute, va des sentiers épineux. Alors il trouva dans le buisson d'épines la forme blanche de l'enfant, saignant en quête du manteau de son fiancé. Mais lui se tenait devant elle, enfoui dans sa chevelure d'acier, se taisant et souffrant. Ô les anges radieux que dispersa le vent pourpre de la nuit. Il habita toute la nuit une caverne de cristal et la lèpre poussa argentée sur son front. Une ombre, il descendit le sentier en lisière sous les étoiles de l'automne. De la neige tombait, et une obscurité bleue emplissait la maison. Comme d'un aveugle, la voix dure du père résonna, et elle conjura l'épouvante. Malheur à l'apparition courbée des femmes. Sous les mains roides de la race horrifiée, fruits et meubles se flétrirent. Un loup déchiqueta le premier-né et les sœurs fuirent dans de sombres jardins chez des vieillards osseux.

GRETE

J'ai vu ta main se refermer sur le serpent comme sur une promesse. Tes larmes brûlaient, mais je n'ai pas fui. Dans les forêts où tu marchais, je t'ai suivi jusqu'à la caverne de cristal, j'ai vu la neige tomber sur ton front fiévreux. Tu disais que les sœurs s'étaient enfuies, mais je suis restée. Je portais ta faute sur mon épaule, légère comme un oiseau mort. Tes anges dispersés par le vent, je les ai recueillis dans mes paumes pour que la nuit te reconnaisse. Quand tu chantaï dans l'obscurité bleue, je t'ai entendu, frère, plus proche que jamais.

GEORG

Lui, voyant envahi de ténèbres, chantait près des murs en ruine, et le vent de Dieu engloutit sa voix. Ô la volupté de la mort. Ô enfants d'une race sombre. Argentées luisent les fleurs mauvaises du sang sur sa tempe, la lune froide dans ses yeux brisés. Ô, les nocturnes ; ô, les maudits. Profonde la torpeur dans de sombres poisons, emplie d'étoiles et du blanc visage de la mère, pierreux. Amère la mort, la nourriture des coupables ; dans les branches brunes du tronc, se désagrégeaient, grimaçants, les visages de terre. Mais lui chantait doucement dans l'ombre verte du sureau, quand il se réveillait de rêves mauvais ; comme un ange rose, doux compagnon de jeu, s'approchait, il sombra dans le sommeil à la nuit, gibier calme ; et il vit le visage étoilé de la pureté. Les tournesols s'inclinaient, dorés, par-dessus la clôture du jardin, quand vint l'été.

GRETE

La volupté de la mort, dis-tu, mais je n'ai vu que ton sommeil, doux et plein de fleurs. Tes yeux reflétaient la lune et la mère y passait encore comme une ombre. Tes poisons, je les ai bus à ton insu, pour alléger ta bouche. Je t'ai vu dans le sureau, enfant redevenu ange, et j'ai su que la pureté t'avait pris sans violence. Le jardin doré se penchait sur toi, et j'y ai déposé mon silence. Tu n'étais plus le maudit, tu étais la lumière qui consent à s'éteindre.

GEORG

Ô, le zèle des abeilles et le feuillage vert du noyer ; les orages qui passaient. Le pavot lui aussi fleurissait argenté, portait dans sa capsule verte nos rêves de nuit étoilés. Ô, comme la maison était silencieuse, lorsque le père s'en alla dans l'obscurité. Pourpre mûrissait le fruit sur l'arbre et le jardinier bougeait ses mains dures ; ô les signes de crin dans le soleil resplendissant. Mais en silence, au soir, l'ombre du mort entra dans le cercle des siens en deuil et son pas résonna de cristal à travers la prairie verdoyante devant la forêt. Ceux-ci s'assemblaient à la table, muets ; de leurs mains de cire ils rompirent, mourants, le pain qui saignait. Douleur, les yeux pierreux de la sœur quand, au repas, sa folie vint sur le front nocturne du frère, quand sous les mains douloureuses de la mère le pain devint pierre.

GRETE

Les abeilles tournaient dans le feuillage vert et je t'ai cru vivant. Le pain saignait sur la table, mais je n'ai pas eu peur. Quand le père s'en est allé, j'ai senti ton cœur battre sous la pierre. La sœur folle, c'était moi, celle qui vit dans la lueur du fruit mûr. La mère pétrifiait le pain, et j'ai compris : nul ne nourrit personne ici-bas, sinon par la douleur. Pourtant, dans le pavot argenté, j'ai vu nos rêves demeurer, purs et légers, comme des enfants qui dorment.

GEORG

Ô les décomposés, quand leurs langues d'argent taisaient l'enfer. Alors, les lampes s'éteignirent dans la chambre glacée et sous leurs masques pourpres les êtres douloureux se regardèrent en silence. Au long de la nuit il y eut un bruit de pluie et elle rafraîchit la campagne. Dans les fourrés d'épines, le ténébreux suivait les sentiers jaunis dans le blé, le chant de l'alouette et le calme silence des rameaux verts, et qu'il trouve la paix. Ô, villages et marches moussues, vue brûlante. Mais les pas chancellent, osseux, par-dessus des serpents endormis à l'orée de la forêt, et l'oreille suit toujours le cri furieux du vautour. Au soir il trouva un désert pierreux, le cortège d'un mort entrant dans la maison obscure du père. Comme un nuage pourpre enveloppait sa tête, il se jeta, muet, sur son propre sang, sur son image, visage lunaire ; et, pierre, s'écroula dans le vide quand parut dans un miroir brisé, adolescent mourant, la sœur ; et la nuit engloutit la race maudite.

GRETE

La nuit tombe, les lampes s'éteignent, et je t'entends encore marcher dans les champs d'épines. Ta paix ne viendra pas des villages ni des rameaux verts, mais du sang que tu as versé. Le vautour crie, et c'est ta voix qui répond. Je suis apparue dans le miroir brisé, non pour te sauver mais pour t'accompagner. Nous sommes la race engloutie, Georg, les visages de pierre dans le vent. Pourtant, dans ce vide, une clarté subsiste : c'est ton souffle qui me traverse, et je demeure là, sœur lunaire, au bord de ta dernière lumière.

ACTE IV

SCENE 2

[Pour une mise en scène on pourrait imaginer une scène vide dans la pénombre avec juste une lanterne qui fissure la pénombre mais ne l'efface pas et deux voix off]

La nuit a lentement refermé les volets du monde. Dans la chambre où Georg repose, la lampe fume et s'éteint. Un souffle passe : on ne sait s'il vient de la mer ou d'un rêve. La fenêtre ouverte laisse entrer la rumeur du canal, les cloches d'une église lointaine. La lumière décroît jusqu'à n'être qu'un reflet sur les paupières closes du poète. Alors la voix de Georg s'élève, lente, claire, détachée du corps. C'est un psaume sans prière, un chant au bord de la fin. Et dans cette parole, Grete paraît.

GEORG

Mère portait le petit enfant sous la lune blanche, dans l'ombre du noyer, du bureau séculaire, enivré par le suc du pavot, la plainte de la grive ; et en silence s'inclinait sur eux la compassion d'un visage barbu, doucement dans les ténèbres de la fenêtre ; et le vieux mobilier des pères était en ruine ; amour et rêverie automnale.

GRETE

Tendresse d'une soirée automnale quand un oiseau se plaint de l'été finissant et que dans la lumière pâle de l'astre proche, lune, l'enfant, dans l'ombre des arbres, témoins muets, repose sur le sein de la mère ; du haut de sa fenêtre le père attendri en oublie son passé, ruine des anciens meubles, l'amour se mêle au rêve. Le bureau témoigne en silence du siècle échu, promesse de bonheurs à venir, peut-être...

GEORG

Sombre aussi le jour de l'année, enfance triste, quand le garçon sans bruit descendait aux eaux froides, aux poissons d'argent, calme et visage ; quand, pierre, il se jetait devant de furieux chevaux noirs, que son étoile dans la nuit grise venait sur lui ;

GRETE

Mais triste le visage de l'enfant calme qui descend jusqu'aux eaux froides quand les poissons d'argent se terrent au fond des eaux, craintifs, et que surgissent de la nuit grise les chevaux sombres de la fureur et que sur lui tombe une étoile, son étoile, veillant sur ses rêves maudits, serrée la gorge qui s'enfle de sanglots, amertume des songes trahis, l'enfant se noie au noir étang, blessure de l'innocence à la Bête sacrifiée.

GEORG

Ou lorsque à la main glacée de la mère, le soir, il traversait le cimetière automnal de Saint-Pierre, qu'un cadavre frêle reposait silencieux dans l'ombre de la chambre, et qu'il levait sur lui ses froides paupières.

GRETE

Je me souviens du froid, du pas des vivants qui traverse le jardin des morts, et de la main de la mère, tremblante, qui tenait la mienne. Dans l'air passait un parfum d'humus et de cire. Le cimetière de Saint-Pierre dormait, et dans la chambre, à l'ombre des cierges, un corps frêle reposait. J'ai vu, entre ses paupières entrouvertes, luire le reflet du monde. Peut-être se souvient-il encore de la lumière.

GEORG

Mais lui était un petit oiseau dans les branchages nus, la cloche longue dans le novembre du soir, silence du père, quand dans son sommeil il descendait le sombre escalier tournant.

GRETE

Un oiseau se posait sur les branches dénudées, son cri roulait comme une cloche dans le soir de novembre. Le père dormait, lointain, sans parole. Dans la maison, l'escalier tournait vers le bas comme un puits. J'ai voulu suivre l'enfant qui descendait, mais j'ai glissé, et dans mon rêve j'ai entendu les marches gémir comme du bois vivant. Il n'y avait plus personne, seulement le battement du vent.

GEORG

Paix de l'âme. Soir d'hiver solitaire, les formes sombres des pâtres au bord du vieil étang ; petit enfant dans la hutte de paille ; ô avec quel silence le visage sombra dans sa fièvre noire. Nuit sainte.

GRETE

Ainsi vint la paix, ou ce que les hommes appellent la paix. Un soir d'hiver étendait ses bras sur l'étang gelé, les pâtres restaient immobiles, figures d'ombre. Dans la hutte de paille, un enfant brûlait d'une fièvre muette. Son visage se perdit dans le silence, et j'ai cru entendre le monde respirer plus lentement, comme s'il priait. La nuit sainte n'était plus qu'un souffle, un passage.

GEORG

Ou lorsque à la main dure du père il gravissait sans bruit l'obscur Calvaire, et que dans les niches crépusculaires des rochers la forme bleue de l'homme allait à travers sa légende, que de la blessure sous le cœur le sang s'épanchait pourpre. Ô avec quel silence la croix se leva dans l'âme ténébreuse.

GRETE

Je l'ai vu gravir la colline, la main du père posée sur son épaule comme une pierre. Le soir tombait entre les roches, et dans chaque creux l'ombre prenait la forme d'un homme bleu. Le sang coulait, lent, du côté du cœur, sans plainte. La croix ne se dressa pas dans le ciel, mais en lui. Il la portait sans la voir, et le silence était son seul disciple.

GEORG

Amour ; quand dans des recoins noirs fondait la neige, qu'une brise bleue se prenait gaiement dans le vieux bureau, dans la voûte ombreuse du noyer ; et qu'à l'enfant sans bruit apparaissait son ange rose. Joie ; quand dans de froides chambres résonnait une sonate du soir, que dans la charpente brune un phalène bleu rampait hors de sa chrysalide d'argent.

GRETE

J'ai entendu le bruit de la neige qui fond, le premier murmure du printemps. Dans le vieux bureau se glissait un souffle, et j'ai cru y reconnaître ton rire. L'enfant regardait le ciel et un ange descendit, rose, lumineux, pour lui montrer le chemin. Dans la chambre froide, la

musique tremblait, une sonate du soir, fragile comme le vol d'un phalène. Tout renaissait, et pourtant tout demeurait blessé.

GEORG

Ô la proximité de la mort. Dans le mur de pierre s'inclinait une tête jaune, silencieux l'enfant, quand dans ce mois de mars la lune dépérissait.

GRETE

Je connais cette proximité, cette respiration étrangère qui s'approche. Sur le mur, la tête jaune de la lune s'incline, attentive. L'enfant s'est tu, les lèvres entrouvertes. Mars dépérit, et dans son éclat mourant la lumière s'effiloche. C'est à ce moment précis que la mort s'approche, douce, sans pas, comme une sœur.

GEORG

Cloche rose de Pâques dans le caveau de la nuit et les voix d'argent des astres, Au point qu'une sombre folie tombait en frissons du front du dormeur. Ô le silence d'une marche au long de la rivière bleue, méditant l'oublié, quand dans les branches vertes la grive appelait l'étrange dans le déclin.

GRETE

Une cloche rose sonnait dans la nuit comme un cœur enfoui. Les étoiles tremblaient au-dessus du caveau, voix d'argent, chœur lointain. Le dormeur frissonnait sous le poids d'une douce folie. Je marchais près de la rivière bleue, méditant sur ce que nous avons perdu, et la grive appelait, dans le soir, ce qui ne reviendra plus. Tout s'achevait dans le murmure d'un adieu.

GEORG

Ou lorsque à la main osseuse du vieillard, le soir, il allait devant le mur en ruine de la ville et que celui-là portait dans son manteau noir un petit enfant rose, que dans l'ombre du noyer l'esprit du mal paraissait.

GRETE

Le vieillard avançait lentement, la main osseuse sur la mienne. Devant le mur brisé de la ville, il portait un petit enfant dans son manteau noir. L'enfant dormait, rose et paisible, comme s'il

ignorait la ruine. Sous le noyer, l'esprit du mal veillait, tapi dans l'ombre. J'ai senti son souffle passer, sans colère, mais froid comme le souvenir d'une faute ancienne.

GEORG

Marche tâtonnante sur les degrés verts de l'été. Ô avec quel silence le jardin dépérissait dans le calme brun de l'automne, odeur et mélancolie du vieux sureau, quand dans l'ombre de Sébastien la voix d'argent de l'ange mourait.

GRETE

Nous avons marché encore, pieds nus sur les degrés verts de l'été. Le jardin respirait faiblement, couleur de cendre et d'ombre. L'odeur du sureau montait, mélancolie de tout ce qui se défait. Alors j'ai entendu s'éteindre la voix de l'ange, fine, argentée, dans l'ombre de Sébastien. Il ne restait que le silence, et le vent qui fermait les portes du rêve.

GEORG

Il y a une lumière que le vent a éteinte. Il y a dans la lande une auberge qu'un homme ivre quitte l'après-midi. Il y a un vignoble, brûlé et noir avec des trous pleins d'araignées. Il y a une pièce qu'ils ont chaulée avec du lait. Le fou est mort. Il y a une île des mers australes Pour accueillir le dieu Soleil. Les tambours battent. Les hommes exécutent des danses guerrières. Les femmes balancent les hanches dans les lianes et les fleurs de feu Quand chante la mer. Ô notre paradis perdu.

GRETE

Il reste, dans la lumière éteinte, un souffle qui s'accroche à la flamme. L'auberge est vide à présent, les tables collent, le vin a tourné. L'homme ivre s'en va sans ombre, et la lande se tait. Le vignoble, brûlé, exhale une odeur de sucre noir. Des araignées tissent leur royaume dans les trous de la terre. Dans la chambre blanchie au lait, le fou repose, enfin sans délire. Plus loin, une île s'embrase sous le rire des tambours, les hommes dansent, les femmes s'élancent, et la mer reprend son chant ancien. Mais le paradis perdu n'est plus qu'un mirage au fond des eaux, un reflet tremblé que la mémoire, parfois, vient caresser.

GEORG

Les nymphes ont délaissé les forêts dorées. On enterre l'étranger. Alors tombe une pluie d'étincelles. Le fils de Pan paraît sous la forme d'un terrassier qui passe midi à dormir sur l'asphalte brûlant. Il y a des petites filles dans une cour, aux habits pleins d'une misère déchirante ! Il y a des chambres emplies d'accords et de sonates. Il y a des ombres qui s'étreignent devant un miroir terni. Des convalescents se réchauffent aux fenêtres de l'hôpital. Un vapeur blanc remontant le canal apporte des épidémies sanglantes.

GRETE

Les forêts sont vides à présent, muettes comme des cathédrales sans autel. Les nymphes s'en sont allées, laissant dans l'air un parfum de mousse et de cendre. On creuse la terre pour un étranger dont nul ne connaît le nom ; la pluie tombe en étincelles, bénissant le corps qu'elle recouvre. Le fils de Pan n'a plus de flûte, il dort sur l'asphalte chaud, ses mains noircies ouvertes vers le ciel. Dans la cour, les fillettes jouent avec des chiffons, leur rire troué par la faim. Des chambres vibrent encore d'une musique qui s'éteint, échos d'un monde où l'on croyait guérir. Devant les miroirs ternis, des ombres s'enlacent sans se voir, et aux fenêtres de l'hôpital des convalescents cherchent un peu de soleil pour retarder la nuit. Plus loin, un navire blanc fend le canal et sème, dans son sillage, le mal invisible.

GEORG

Une étrangère, la sœur paraît de nouveau dans les mauvais rêves de quelqu'un. Reposant dans la coudraie elle joue avec ses étoiles. L'étudiant, un double peut-être, la regarde longtemps de sa fenêtre. Son frère mort se tient derrière lui, ou bien il descend le vieil escalier tournant. Dans l'obscurité des marronniers bruns blêmit la forme du jeune novice. Le jardin est dans le soir. Dans le cloître les chauves-souris vont voletant. Les enfants du gardien cessent leurs jeux et cherchent l'or du ciel. Derniers accords d'un quatuor. La petite aveugle court en tremblant dans l'allée. Et plus tard son ombre tâtonne le long des murs froids, environnée de contes et de légendes saintes.

GRETE

Je reviens parfois dans les rêves d'un autre, étrangère à moi-même. Sous les noisetiers, j'étends mes mains vers les étoiles, comme on effleure un secret qu'on ne peut plus dire.

Derrière la vitre, l'étudiant me regarde sans me voir ; son visage double se confond avec celui du frère disparu. Peut-être descend-il encore l'escalier en colimaçon où les pas s'éteignent. Dans l'ombre des marronniers, un jeune novice pâlit, le jardin s'assombrit, le cloître respire comme une bête endormie. Les chauves-souris tournent, noires prières autour de la pierre. Les enfants du gardien ont cessé de rire : ils cherchent dans le ciel la dernière étincelle d'or. Un quatuor s'éloigne, dernière musique du jour. Dans l'allée, la petite aveugle court, ses bras ouverts vers l'invisible. Plus tard, son ombre longe les murs froids, entourée de vrais récits anciens ; on dirait qu'elle écoute les saints lui parler à voix basse.

GEORG

Il y a un bateau vide qui descend au soir le canal noir. Dans le morne du vieil asile dépérissent des ruines humaines. Les orphelines mortes sont couchées près du mur du jardin. Des chambres grises sortent des anges aux ailes maculées de boue. Des vers gouttent de leurs paupières jaunies. La place de l'église est sombre et taciturne, comme aux jours de l'enfance. Sur leurs semelles d'argent passent des vies antérieures Et les ombres des damnés descendent aux eaux soupirantes. Dans sa tombe le mage blanc joue avec ses serpents.

GRETE

Je vois le bateau vide glisser sur le canal, il ne transporte que le soir et le souvenir des voix éteintes. Au loin, dans la cour du vieil asile, les silhouettes s'effacent lentement, ruines humaines sans mémoire. Contre le mur du jardin reposent les orphelines, les mains jointes sur la poitrine, un brin d'herbe entre les doigts. Des chambres grises montent des anges blessés, leurs ailes souillées de terre, leurs yeux creusés où la lumière s'égoutte. La place de l'église garde son silence d'autrefois, et les pavés résonnent sous les pas de ceux qui ne sont plus. Des vies anciennes passent, fines et froides, sur leurs semelles d'argent. Les damnés rejoignent les eaux, et j'entends leur plainte se mêler au souffle du vent. Dans la tombe du mage, un éclat blanchit : il joue encore avec ses serpents, comme si le secret du monde se refusait à mourir.

GEORG

Muets, au-dessus du Calvaire, s'ouvrent les yeux d'or de Dieu.

GRETE

Muets, dis-tu, et pourtant je les vois flamboyer, ces yeux d'or suspendus dans la nuit. Ils ne jugent pas, ils ne sauvent pas, ils regardent seulement. Leur éclat ne perce plus le monde, il l'enveloppe comme un suaire de lumière. Au-dessus du Calvaire, tout s'est tu : ni plainte, ni cri, ni battement d'aile. Le ciel s'est vidé de ses anges, et la croix se dresse dans un silence d'aube. Peut-être que Dieu ne parle plus, ou qu'il s'est endormi, épuisé par la douleur des hommes. Et pourtant son regard demeure, fixe et patient, sur la poussière qui fut chair. Dans cet or froid, je reconnais l'éclat de notre fin, et l'immobile tendresse du néant.

GEORG

Aux murs de l'automne, là-bas des ombres cherchent sur la colline l'or qui tinte, nuages du soir pâturent dans le calme des platanes desséchés. Plus sombres, les larmes que respire ce temps, damnation, quand du cœur du songeur déborde un couchant pourpre, la tristesse de la ville fumante ; un froid d'or souffle derrière le marcheur, l'étranger, depuis le cimetière, comme si suivait dans l'ombre un tendre cadavre.

GRETE

Les ombres que tu vois sont celles du souvenir, elles cherchent l'or perdu dans les sillons du soir. Sous les platanes morts, le vent tourne les pages d'un livre effacé. Le temps pleure sans voix, et son souffle doré glace la marche des vivants. Au seuil du cimetière, l'étranger avance parmi les cendres du jour, suivi d'un corps sans âge, d'une douceur déjà morte. Tout brille encore un instant, avant que la nuit n'efface la trace des visages.

GEORG

Doucement sonne la bâtisse de pierre ; le jardin des orphelins, l'hospice sombre, un chaland rouge sur le canal. Montent puis sombrent en rêvant dans l'obscurité des hommes pourrissants et des portes noirâtres saillent des anges aux fronts froids ; le bleu, plaintes des mères agonisantes. À travers leur longue chevelure roule, roue ardente, le jour rond le tourment sans fin de la terre.

GRETE

La bâtisse sonne comme une cloche d'oubli, son écho roule dans les couloirs où s'éteint la mémoire. Des orphelins rêvent d'un ciel de pierre, et l'eau du canal reflète leurs mains de fièvre. Les anges penchés sur la pourriture humaine gardent les visages des mères perdues. Dans leurs cheveux, la lumière s'épuise, pareille à un jour sans fin. La terre tourne dans son sommeil, et chaque plainte devient une prière pour ce monde qui se consume lentement.

GEORG

Dans des chambres glacées moisissent, privés de sens, des meubles, de ses mains osseuses une enfance damnée dans le bleu cherche à tâtons des légendes, le rat gras ronge la porte et le coffre, un cœur se glace dans un silence neigeux. résonnent les jurons pourpres de la faim dans l'obscurité pourrissante, les épées noires du mensonge, comme si retombait une porte d'airain.

GRETE

Là où tu entends le givre, je vois l'enfance prise au piège du froid. Les chambres sont des tombeaux où les jouets pourrissent avec les rêves. Une petite main cherche la légende et ne trouve que la faim. Le rat, gardien du temps, griffe la porte close tandis que la neige étouffe les cris. Le mensonge brille comme une épée d'ombre, tranchant le dernier souffle de l'âme. Et lorsqu'une porte d'airain retombe, c'est le silence lui-même qui se ferme sur la lumière.

Un long silence. La voix de Grete s'éteint dans le tremblement d'une étoile. L'air devient immobile, suspendu. Au dehors, le bateau vide s'éloigne, traînant sur l'eau une ligne de lumière. Georg entrouvre les yeux — peut-être seulement dans le rêve — et murmure quelque chose qu'on ne peut entendre. Puis tout retombe. Une brise referme la fenêtre. Le silence du canal reprend le monde.

ACTE IV

SCENE 3

Neufriedenheim, Munich, à l'asile psychiatrique. Une salle de visite blanche, modeste, mais propre. Une table. Deux chaises. On entend de temps en temps un bruit lointain de chariot, des pas feutrés, le cliquetis d'un trousseau de clés — rien d'inhumain, mais rien de chaleureux non plus. Une odeur de désinfectant. Grete est là. Elle regarde la table. On pourrait croire qu'elle dort les yeux ouverts mais non, elle attend. On frappe doucement à la porte — non pas comme on demande l'entrée, mais comme quelqu'un qui avertit simplement de sa présence avant d'ouvrir. Heinrich entre. Il ne se précipite pas, mais son visage s'éclaire, vraiment.

HEINRICH

Grete, enfin je te revois...

(Il le dit presque avec soulagement, comme si tout ce qu'il avait prévu de dire venait d'être repoussé d'un pas. Grete lève les yeux — et cette fois, il y a quelque chose qui ressemble à un sourire, léger mais franc.)

GRETE

Karl, pourquoi es-tu venu ? Tu devais m'oublier comme on oublie ces épaves qu'un long fleuve emporte vers la mer... Je ne t'en veux pas et même ça me réjouit de te revoir, tu étais l'ami de Georg, un ami fidèle... le plus fidèle, j'en suis certaine. Il te manque à toi aussi, moi il m'a vidée de tout mon être et je ne suis plus rien, tu comprends, celle qui court derrière une ombre comme un chien derrière un os/ Mais tu es là et dans tes yeux, oui c'est Georg qui m'est présent.

(Pas de reproche, juste une phrase simple, presque fraîche, comme un souvenir partagé qui refait surface. Heinrich s'assoit sans attendre qu'on l'y invite, de cette manière naturelle propre aux amitiés anciennes. Il ne demande pas comment elle va, ils ne parlent pas comme ça, jamais

entre eux. Il pose sa main à plat sur la table, non pas pour la toucher, mais comme pour s'ancrer. Il la regarde un moment, vraiment. Sans détour. Il attend quelques secondes...)

HEINRICH

Grete... j'ai quelque chose. Je dois te lire quelque chose. C'est le document officiel, le document entier. Je ne peux pas en changer le moindre mot.

(Grete ne répond pas, mais elle incline légèrement la tête. Elle est prête. Heinrich sort les feuillets. Ils sont pliés très soigneusement, plusieurs fois, comme on plie quelque chose dont on ne sait pas quoi faire dans une poche. Il prend une respiration. Et commence.)

HEINRICH

La défenderesse est reconnue responsable du divorce et condamnée à supporter les frais de la procédure.

GRETE

(Elle relève soudainement la tête et regarde Heinrich en silence durant quelques secondes en écarquillant les yeux...)

Supporter les frais de la procédure ! Mais comment ? Avec quel argent ? Langen, mon ex-mari, m'a tout pris, tu entends, tout, il ne me reste rien. Même les premiers droits d'auteur de Georg, il les a pris. C'est ce brave Willy qui m'envoie un peu d'argent, de temps en temps...

HEINRICH

Et des amis aussi, j'ai cru le comprendre...

GRETE

Des amis ! Mais quels amis, mon pauvre Karl ? Ils achètent ma compagnie pour quelques Marks, c'est vrai, mais, crois-moi, je paie le prix fort, de nos jours l'usure se paie cash et sans pudeur... Mais continue ta lecture...

HEINRICH

Exposé des faits

Les parties se sont mariées le 17 juillet 1912 à Berlin-Wilmersdorf, mais vivent séparées depuis novembre 1914. Il n'est pas issu d'enfants de ce mariage.

Le demandeur est né le 13 janvier 1858, la défenderesse le 8 août 1891. Tous deux sont de religion évangélique et sujets de l'Empire allemand.

Le demandeur a introduit la demande de divorce dans les termes reconnus et a motivé cette demande en affirmant que la défenderesse avait eu des relations sexuelles avec le pianiste Richard Buhlig depuis l'été 1914 jusqu'à la séparation des parties, puis encore après la séparation, ainsi qu'avec l'écrivain von Ficker à l'automne et au printemps 1915, et même déjà auparavant. Il est fait référence à l'acte introductif d'instance (feuillets 2 et 3 du dossier).

La défenderesse, qui n'était pas représentée par un avocat agréé auprès du tribunal, a comparu à l'audience. Elle a fait des déclarations conformément au procès-verbal du 28 janvier 1916 (feuillets 20 et 21 du dossier), auquel il est renvoyé.

Conformément à l'ordonnance d'instruction du 28 janvier 1916, a été entendu comme témoin au sujet des affirmations du demandeur : le pianiste Buhlig.

Sa déposition figure dans le procès-verbal du 10 mars 1916, le témoin Buhlig, qui devait être entendu au sujet de l'adultère de la défenderesse avec lui, a fait usage de son droit de refus de témoigner conformément au § 384.2 du Code de procédure civile. L'adresse du témoin von Ficker n'a pas été communiquée, de sorte qu'il n'a pas été entendu.

Motifs de la décision

D'après la déclaration de la défenderesse, conjointement avec le refus de témoigner du témoin Buhlig, il est établi que la défenderesse a eu des relations sexuelles avec le pianiste Buhlig depuis l'été 1914 et encore après la séparation des parties.

En raison de l'adultère ainsi constaté de la défenderesse avec le pianiste Richard Buhlig à Berlin, il y a lieu, conformément au § 1565 du Code civil allemand et en application du § 1574

du même code, de statuer sur la question de la faute, et, conformément au § 91 du Code de procédure civile, sur les frais de la procédure, comme il a été jugé.

Signé : **Lachmann — Ecke — Buttler**

Rédigé à Charlottenburg, le 28 mars 1916

[Signature]

Greffier

du Tribunal Royal de Grande Instance III à Berlin.

(Heinrich baisse la feuille. Silence. On entend un chariot dans le couloir. La vie administrative continue, dehors. Heinrich replie lentement les feuillets. Il ne les range pas encore. Grete regarde la table, puis parle sans lever les yeux, avec une grande simplicité – comme on parle quand il n’y a plus rien à sauver de l’image de soi.)

GRETE

(Calmelement)

J’ai comparu sans avocat...

(Elle marque à peine un silence)

... et je ne me suis pas défendue, parce qu’il n’y avait rien à défendre.

(Elle tourne très légèrement la tête vers Heinrich, non pas pour chercher son regard, mais simplement pour signifier : je ne fais pas de geste contre toi, je parle.)

HEINRICH

(Très doucement, avec ce tact rare qui vient de l’amitié véritable)

Grete... dans ce dossier... il est écrit ton nom à côté du sien et aussi Richard Buhlig.

(Silence.)

Dis-moi... Georg... Ficker... Richard...

(Il ne demande pas des faits. Sa voix n'est pas inquisitrice. Elle est habitée d'un besoin de comprendre ce qui n'est pas dans le papier.)

Est-ce que... quelqu'un... a vraiment compté ? Ou est-ce que c'est le monde qui a mis des noms là où il n'y avait que... de la confusion ?

(Grete ne se crispe pas. Elle respire. Et répond sans détour, avec une étonnante lucidité nue, presque claire, comme si parler de cela n'avait plus rien de honteux — juste un constat du naufrage partagé.)

GRETE

Richard... il passait, comme passe un vent chargé de fièvre sur une maison où plus rien ne veille. Il venait, il s'asseyait, il laissait ses doigts chercher le piano, non pour jouer vraiment, mais pour couvrir un instant le bruit du sang qui montait dans mes tempes. Je ne l'aimais pas, je ne le haïssais pas non plus. Il était le passage lui-même, la trêve entre deux douleurs. Ce qu'il m'apportait n'était pas un amour, ni même une consolation, mais une forme d'oubli qui ressemblait, parfois, à la paix.

(Lentement, comme si elle remontait plus profond.)

Ficker... Georg l'aimait. Pas comme on aime un frère. Comme on aime celui qui tient la lampe pendant qu'on descend dans un puits. Moi, je... j'ai cherché la lumière sur son visage, non pas par désir...

(elle réfléchit, cherche le mot juste)

... mais pour voir si j'étais encore une vivante aux yeux de quelqu'un.

(Silence plus long.)

Je ne me suis pas offerte. Je me suis laissée conduire, comme on laisse conduire une barque

quand on ne tient plus l'aviron. Tu te souviens de l'étang étoilé dont Georg parlait si souvent, j'ai compris qu'il n'avait pas de berges, qu'on navigue dans la nuit sans repères parmi les étoiles qui flottent sur l'eau sombre.

(Elle pose enfin ses yeux sur Heinrich — un regard direct, sans défense mais sans plainte.)

Tu comprends ? Je ne cherchais pas des hommes. Je cherchais une place où ne pas mourir tout de suite, une berge où accoster pour m'y reposer, m'y oublier surtout, un leurre pour échapper mais la malédiction vous tient, elle vous serre comme un étau, elle brise les os et vous empêche de respirer, Georg l'avait compris et il veillait comme le font les poètes, je n'avais rien à craindre et même sa souffrance me justifiait, j'étais sa sœur lunaire, disait-il, une lueur vacillante dans son obscurité. Mais la nuit n'est plus, il l'a prise avec lui et la lumière aussi/

(Heinrich reçoit ces mots sans jugement. Son visage se contracte légèrement, non de réprobation, mais de compassion tragique — celle de l'ami qui sait que rien ne peut réparer cela.

Silence. Heinrich ne supporte pas ce qu'il vient d'entendre — pas parce qu'il juge Grete, mais parce que le nom de Ficker, prononcé ainsi, comme une halte pour survivre, vient heurter l'image qu'il avait de l'amitié entre Georg et Ludwig von Ficker.)

HEINRICH

(D'abord retenu, puis la voix tremble légèrement de colère contenue — pas contre Grete, mais contre ce qu'on lui a fait)

Grete... Ficker... c'était...

GRETE

Il se disait l'ami de Georg. Tu entends ? *L'ami*. Celui qui le publiait, celui qui prenait les poèmes comme on recueille des braises dans ses mains, celui qui parlait de lui comme d'un élu de la douleur mais... c'était trop beau pour être vrai. Tu comprends il fallait que Georg souffre pour que moi je brille tout au fond de sa nuit mais Ficker, l'ami de Georg ? Non Karl. Georg était sa rente, la page sombre du Brenner. Et d'ailleurs qu'est-ce que cela peut faire ? Le Brenner, ils

y sont tous passés, ils ont rongé mon corps comme un loup une charogne, pour trouver, disaient-il, mais trouver quoi ? L'ombre de Georg ? Allons, je n'étais qu'une pianiste, déchue, une proie... tu sais, elles sont faciles les proies quand elles vivent à peine, qu'elles se couchent pour ne pas tomber. Un vertige, voilà ce que j'étais, une tête si lourde qu'on doit la déposer.

HEINRICH

Et pendant ce temps, lui, l'ami et bienfaiteur, il posait les mains sur toi comme sur un souvenir, sans remord. En somme tu n'étais rien, pas un reflet de Georg ni même son ombre, une enfant sans tuteur, un lierre dérobé à son arbre, un passe-temps, un outrage, un sacrilège, une vengeance peut-être ou un exploit, une blague malsaine que l'on raconte entre deux verres. Le Brenner ? Mais ils l'avaient compris : un journal trop petit, presque une insulte, pour un poète de la trempe de Georg et d'ailleurs il y en a un autre qui l'a compris, lui aussi, un autre qui avait pour Georg une admiration sans faille : Rainer Maria Rilke. Un étendard, lui aussi, pour les affaires de Ficker et consorts mais Rilke n'était pas dupe et bien rares ceux qui ont su lui passer les chaînes.

(Grete ne baisse pas la tête. Elle reçoit. Heinrich se lève à moitié, puis se rassoit — comme si un mouvement de révolte l'avait traversé mais n'avait pas trouvé de lieu pour se déposer.)

HEINRICH

(Plus bas, mais avec un feu douloureux)

Georg... t'aimait. Pas comme un homme aime une femme — il t'aimait comme on aime la seule chose vivante qui peut encore mourir avec soi. Tu étais sa sœur — mais pas une sœur. Tu étais... Quand il parlait de toi, ses phrases changeaient de lumière. Même ses silences. Tu ne sais pas ce qu'il devenait, quand il te disait « Grete »... Son front se penchait un peu, comme si ce prénom le brûlait et le consolait en même temps.

(Grete bouge à peine, mais ses doigts se serrent l'un contre l'autre comme pour contenir un tremblement.)

GRETE

(Très lentement)

Je le sais. Pas parce qu'il me l'a dit, mais parce que son silence changeait, quand je me tenais près de lui. Georg ne m'a jamais touchée. Il m'approchait comme on approche une eau très pure, de peur d'y jeter une ombre avec un geste. Parfois, il posait un poème entre nous, comme on pose une pierre précieuse entre deux mains pour la faire briller sans qu'aucune ne la possède. Je ne pouvais pas porter son regard. Il me voyait vivante, là où je ne me voyais plus que consumée. « Passion », tu te souviens de ce poème, n'est-ce pas ? Ils l'ont lu là-bas, à Innsbruck et ils se sont frotté les mains, une aubaine pour les plus dépravés de la bande, un aveu, pensaient-ils. Un aveu oui, celui d'une souffrance induite et plus pesante que tous les maux, non pas l'amour passionné qui se noue dans la chair, mais la passion d'une croix aussi lourde que la terre. Mais le monde est bien trop sale pour la pureté : c'est le pur que l'on suspecte, jamais la boue. Georg et moi, nous formions une seule âme mais tu le sais, toi qui fut son ami : « l'âme est de l'étranger sur terre. »

HEINRICH

Tu sais... un jour, à Innsbruck, il m'a dit cette phrase — je ne l'ai jamais oubliée. « *Je marche vers toi, sœur, dans la nuit de neige.* » Il ne disait pas cela comme on écrit un vers. Il le vivait, Grete. Il marchait. Vers toi. Toujours vers toi. Même dans ses derniers poèmes, tu es là, tu le sais.

(Grete écoute, immobile, mais ses mains ont cessé de se serrer — comme si enfin, quelque chose de vrai venait toucher ce qui restait de vivant en elle.)

GRETE

Bien sûr que je le sais, j'ai lu Godek : « Toutes les routes débouchent dans la pourriture noire. Sous les rameaux dorés de la nuit et les étoiles Chancelle l'ombre de la sœur à travers le bois muet Pour saluer les esprits des héros, les faces qui saignent ; Et doucement vibrent dans les roseaux les flûtes sombres de l'automne. » Tu vois, Karl, et Georg le savait bien, j'étais faite pour saluer les morts, les héros, et les faces qui saignent, comme la sienne dont les mots étaient de sang, et le mien aussi, celui du voile maculé dans l'étang, celui que Georg seul a pu boire.

(Un souffle.)

Je me tenais près de lui, mais je n'osais pas marcher à la même hauteur. Il était déjà dans la brûlure, moi, je n'étais encore qu'une plaie, une goutte de sang échappée de mon front, un ange prisonnier des épines. Lui se consumait de l'intérieur, ses poèmes étaient son sang versé, je n'étais que l'entaille, le pied nu lacéré sur les chemins d'épine, « déchire, noire épine », non je n'étais pas son double, erreur fatale des maudits du Brenner, mais la blessure d'où s'écoulait son sang.

HEINRICH

Et Karl Röck, tu l'a bien connu lui aussi à Innsbruck ?

GRETE

Röck... oui, je me souviens. Un magistrat, disait-on, mais si empressé de fréquenter les poètes. Il venait me voir avec des phrases pleines de prudence, des regards pesés, l'air de celui qui veut consoler sans se compromettre. Il parlait de Georg, toujours de Georg — jamais de moi. Il me disait : « Il faut sauver ce qu'il reste de lui. » Mais ce qu'il voulait sauver, Karl, ce n'était pas Georg — c'était le prestige de l'avoir connu. Il tournait autour de moi comme on tourne autour d'une tombe qu'on rêve de posséder. Il voulait que je porte son nom, non pas pour m'aimer, mais pour que son nom à lui se trouve à côté du nôtre dans les lettres, dans les archives, dans les journaux.

Il se croyait pieux, fidèle, protecteur, il n'était qu'un greffier du sacré. Il pensait pouvoir classer Georg dans un dossier, tamponner sa mémoire. C'est cela, le pire : la dévotion de ces hommes. Ils ne supportent pas que le feu leur échappe, alors ils le mettent en vitrine, sous verre.

Moi, j'ai senti son regard, non de désir, mais de convoitise : il cherchait le frère à travers la sœur. Et quand il a compris qu'il ne trouverait pas Georg en moi, il s'est retiré, dignement, comme on referme un dossier inutile.

HEINRICH

Mais comment es-tu tombée entre ses pattes ? Et puis comment as-tu pu croire à son baratin ? Ces gens sont des fourbes : Georg le savait et, crois-moi, j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte par moi-même.

GRETE

C'est Ficker qui m'a fourrée entre ses pattes et puis c'était un magistrat et à cette époque avec mon mari Langen les choses se passaient mal, nous nous étions séparés peu après la mort de Georg. J'étais naïve, je te l'accorde, mais surtout j'étais perdue et je m'accrochais désespérément à tout ce qui pouvait me rapprocher de Georg : c'était ma faille et ils l'ont très vite compris. Ils voulaient garder Georg comme une relique, une momie dans un cercueil en verre : raccrocher Georg au Brenner et à Innsbruck, c'était du pain béni pour eux mais Georg leur échappait, non parce qu'il était mort mais parce qu'il était publié en Allemagne et jouissait là-bas d'une certaine notoriété, et puis j'étais l'héritière unique de ses droits d'auteur : c'est moi qui négociais avec les éditeurs. Pour ramener Georg sans le cénacle d'Innsbruck, il fallait passer par moi, que je leur cède les droits mais Georg était si peu de là-bas, d'ailleurs la poésie n'a pas de patrie. Enfin ils savaient que Langen m'avait ruinée, j'ai toujours été trop bavarde, la proie était d'autant plus facile à capturer. Moi j'étais aveuglée par mon chagrin, incapable de discernement.

HEINRICH

Et Else Lasker-Schüler, elle fut ton amie à Berlin peu après la mort de Georg : elle aurait pu t'aider à y voir clair...

GRETE

M'aider ! Mon pauvre Karl, je te découvre aussi naïf que moi, plus peut-être. Elle était une proche amie de Ficker et c'est vrai qu'elle m'a tenu la main après la mort de Georg. Mais, crois-moi, les choses ont rapidement : j'ai appris qu'elle écrivait des choses horribles sur moi à Ficker. Peu après la mort de Georg, nous nous sommes séparés, mon mari et moi, mais elle, elle ne m'a pas lâchée, bien au contraire. Il fallait garder un œil sur moi, pas à cause de l'héritage, non, mais parce que Georg avait fait de moi sa légataire universelle. Imagine un instant que je négocie ses droits avec d'autres éditeurs ou même que j'élargisse les accords

avec son éditeur de Leipzig : Georg leur échappait irrévocablement. Moi j'ai toujours voulu ce qu'il y avait de mieux pour lui, pour son œuvre et c'est bien la rare chose sur laquelle, avec mes frères et sœurs, nous étions d'accord, et je ne te parle pas de notre mère. Ficker a bien tenté de l'embobiner, elle aussi, et même ça a failli marcher quand on s'est retrouvé chez les Ficker en été mais j'étais l'électron libre : toute cette mémoire du bout des lèvres, intéressée bien plus que sincère, cela m'exaspérait, alors je disparaissais. J'ai accepté d'être touchée, salie, souillée par tant d'hypocrisie mais jamais, tu entends, jamais je n'ai accepté que l'on touche à Georg. Non, Karl, ce n'est pas juste une mémoire, Georg continue de m'habiter, comment dire ? Je suis ses yeux, ses mains, sa bouche aussi et lui est ma pensée.

HEINRICH

Tu veux dire qu'il pense à travers toi ?

GRETE

Non, c'est moi qui pense à travers lui, je ne parle pas de Georg mais depuis lui, c'est aussi depuis lui que je pense. Ce que je suis ? La vie qu'on lui a prise, moi je ne vis que par lui ou en lui, si tu préfères : ce n'est pas Georg qui est mort à Krakau, c'est moi qui suis morte à Berlin.

HEINRICH

Et le piano ? Tu joues encore du piano ?

GRETE

Mais pour qui le ferais-je puisque Georg ne m'entend plus. Quand je jouais, c'était pour lui, pour apaiser cette fureur de Wagner qui cognait dans sa tête et brisait sa pensée. Mais à présent Wagner, comme les canons de Pologne, il ne les entend plus ; ce n'est pas qu'il est sourd, non, mais il n'entend que les murmures et surtout le silence. Tu te souviens de ce murmure de la sœur dans les branches noires : crois-tu qu'avec la mort sa vie est devenue plus claire, qu'il a troqué sa nuit contre un faux jour ? Georg était mort depuis longtemps, a-t-il seulement vécu : c'est le monde qui l'a dissout, englouti, brûlé jusqu'à la cendre.

HEINRICH

Grete, je crains de te blesser mais il faut qu'on en parle, pour Georg et pour toi aussi. Quand j'ai retrouvé Georg à Berlin, il était anéanti, les doutes avaient brisé en lui tout attachement ; il était, comment dire, coupé de sa propre existence, étranger à lui-même.

GRETE

J'imagine, Karl, que tu veux parler de cet enfant que j'ai porté, trop longtemps sans doute, et que j'ai fait disparaître avant ce jour fatidique où il verrait le jour. J'étais compromise et tu le sais, non seulement j'avais trahi Langen mon mari mais je portais en moi cet enfant qui n'était pas le sien. Alors oui j'ai refusé le divorce, Berlin est comme Salzburg : elle n'aime pas les inconvenances. Alors qu'il disparaisse et avec lui cette tromperie, ce scandale, cette infamie.

HEINRICH

Et le père de cet enfant ?

GRETE

Un amour de passage en été à Salzburg, son nom ? Celui que le procès n'a pas cité. Et tu te doutes pourquoi : si cet amour fut léger, la suite fut une sale affaire, une affaire qu'on garde dans le secret des caves : si moi j'étais souillée, privée de ma propre chair, Langen était coupable, ma seule faute dans cette sombre histoire fut ma lâcheté, ma naïveté sans doute et surtout, oh oui, les croyances, la faute originelle et ultime qui a fait de moi une pénitente.

HEINRICH

Mais Grete, tu fut baptisée selon le rite protestant et le divorce d'avec Langen ne te condamnait pas : si tu avais choisi cette voie, beaucoup pouvaient t'aider : moi bien sûr mais Georg surtout et ta famille aussi : tes deux sœurs n'ont-elles pas divorcé, qui leur en a voulu ?

GRETE

Ce n'est pas simple, Karl car le baptême ne fait pas tout, il inscrit ton nom dans un registre mais il ne forge pas ton être. Par commodité pour masquer sa propre faute, ma mère a changé de religion avant d'épouser Tobias, ce fut noté sur le registre, mais crois-tu que pour autant elle a renoncé à ce qu'elle était, à ce qu'elle croyait : non, elle est restée catholique et, parce qu'elle nous aimait, elle a imposé à son mari que Georg et moi, nous marchions dans ses

traces. Contrairement aux autres, nous avons fait nos armes dans une école catholique : l'école, ça forge les connaissances mais la pensée aussi et surtout les convictions. Tu comprends à présent ce faux dilemme entre un divorce impossible et un enfant qui ne pouvait pas naître. Je n'avais pas le choix mais, dans ce monde où l'apparence est sauve, c'est moi qui porte seule le poids de cette souffrance. Je ne l'ai jamais voulu mais je l'ai toujours dû...

HEINRICH

Cette souffrance, Grete, Georg l'a portée avec toi et, malgré cette faute, tu es demeurée son ange lunaire, sa lumière si fragile dans sa nuit trop épaisse. Puisque tu l'as évoqué, permets-moi de te réciter ce poème de Georg, un poème d'avant les événements dont nous parlons mais, à ton égard, de ce que Georg écrivait alors, il n'a rien changé, rien, tu m'entends, pas une virgule.

Dépérissement qui enténèbre vaguement le feuillage,

Dans la forêt habite son vaste mutisme.

Bientôt un village semble se coucher, fantomatique.

La bouche de la sœur murmure dans des branches noires.

Le solitaire bientôt disparaîtra,

Un berger peut-être sur de sombres sentiers.

Une bête sort sans bruit des arcades de l'arbre,

Tandis que les paupières s'ouvrent à la divinité.

La rivière bleue s'écoule belle,

Des nuages se montrent avec le soir ;

L'âme aussi dans un mutisme angélique.

Des formes périssables s'engloutissent.

GRETE

C'est « Ame de la vie », un poème qu'il a terminé début 1912 : tout Georg se trouvait déjà dans ce poème. Il l'a repris ensuite sous une tout autre forme en avril 1914 quand il était à mes côtés à Berlin pour me soutenir après cette épreuve, c'est « Printemps de l'âme ». Georg fuyait le jour et la pureté de sa lumière étincelante, un abîme disait-il, et c'est la nuit qui lui apportait la douceur d'un peu de repos de son âme tourmentée.

HEINRICH

(Tout près, voix presque dans ses cheveux, voix d'ami chaude, basse, vraie)

Tu n'es pas seule, Grete. Je t'ai entendue. Je garderai ce que tu as dit, et je ne laisserai personne salir ton nom auprès de Georg. Ce que vous étiez... je le dirai comme on dit une prière.

(Karl se lève, s'approche de Grete et la prend dans ses bras avec tendresse. Grete ferme les yeux. Elle ne pleure pas. Mais sa tête vient se poser un instant contre son épaule comme un enfant fatigué qui trouve un appui. Karl la retient plus longtemps qu'il n'est permis dans un lieu comme Neufriedenheim et personne n'entre pour l'en empêcher, comme si ce moment était hors du temps administratif. Puis enfin, doucement, il desserre l'étreinte. Il pose une main derrière sa nuque, brièvement, avec une infinie délicatesse, un geste simple, ancien, humain.)

HEINRICH

(Debout, prêt à partir, mais la voix encore pleine d'elle)

Je reviendrai.

Grete reste seule. La salle devient plus grande d'un coup. Le monde administratif va pouvoir revenir. Et pourtant quelque chose a changé : un battement de lumière du fond s'est rallumé.

ACTE IV

SCENE 4

[Comme pour la scène 2, pour une mise en scène on pourrait imaginer une scène vide dans la pénombre avec juste une lanterne qui fissure la pénombre mais ne l'efface pas et deux voix off]

Une clarté vacille sur la colline. Dans le silence de l'aube, Georg et Grete apparaissent — deux silhouettes assises au bord du temps, séparées par l'ombre d'un étang. Leurs voix ne se parlent pas : elles se traversent. Entre elles, le vent tourne les pages d'un livre invisible, et la lumière, déjà, se retire dans les pierres.

GEORG

Dans les heures solitaires de l'esprit aller au soleil est beau contre les murs jaunes de l'été. Légers bruissent les pas dans l'herbe ; mais toujours dort le fils de Pan dans le marbre gris. Le soir sur la terrasse nous nous enivrâmes de vin brun. Dans le feuillage embrase rougeâtre la pêche ; sonate douce, rire gai.

GRETE

Dans les heures solitaires de l'esprit, la lumière s'attarde sur les murs et s'y dissout comme un souvenir. Le fils de Pan ne dort pas, il veille sous la pierre, et son souffle encore fait trembler les herbes. Le vin brun brûle nos lèvres, et dans la pêche s'allume un feu qui ressemble à l'enfance. J'entends, derrière le rire, la source d'un silence plus ancien, là où le soleil touche la mémoire.

GEORG

Beau est le calme de la nuit. Sur une plaine sombre nous rencontrons des pâtres et de blanches étoiles. Quand l'automne est venu une clarté sobre se montre dans le bois. Nous, apaisés, marchons au long des murs roux et les yeux arrondis suivent le vol des oiseaux. Au soir l'eau blanche descend dans les urnes tombales.

GRETE

Le calme de la nuit me parle comme une voix qui revient de très loin. Dans la plaine, les pâtres s'effacent, et seules demeurent les étoiles, pareilles à des regards qui n'espèrent plus. L'automne répand sur les murs un or de poussière et de fatigue. Nous marchons dans cette paix qui précède la perte, tandis que l'eau tombe, blanche et lente, dans les urnes du temps.

GEORG

Fête du ciel dans les branchages dépouillés. L'homme de la terre dans ses mains pures porte pain et vin et paisibles les fruits mûrissent dans le cellier ensoleillé. Ô comme est grave le visage des morts aimés. Mais l'âme se réjouit d'un regard juste. Intense est le mutisme du jardin dévasté, quand le jeune novice ceint son front de feuilles brunes et son souffle boit l'or glacial.

GRETE

Sous les branches nues, la fête du ciel s'ouvre comme une plaie lumineuse. L'homme qui porte le pain et le vin connaît le poids du monde, et pourtant ses mains demeurent claires. Les fruits mûrissent encore dans l'ombre tiède des caves, mais les morts, eux, gardent la gravité du retour. Dans le jardin dévasté, j'écoute le souffle du novice, et son or glacé me rappelle le seuil où la vie s'incline.

GEORG

Les mains touchent l'âge des eaux bleuâtres ou dans la nuit froide les joues blanches des sœurs. Silencieuse harmonie d'une marche près des cellules accueillantes où sont solitude et bruissement d'érable, où peut-être encore la grive chante. Beauté de l'homme, et qui paraît dans l'ombre lorsqu'il déplace bras et jambe, s'étonnant, et qu'en silence bougent ses yeux dans leurs cavités pourpres.

GRETE

Les mains se souviennent avant le cœur, elles effleurent l'eau bleue des âges et la froideur des visages endormis. Sous les feuilles, la grive chante encore, et c'est comme un écho du monde d'avant, une promesse qui tremble dans l'air. Dans les cellules paisibles, la solitude s'ouvre

comme une porte sur la clarté des âmes. Et l'homme, surpris d'exister, découvre dans l'ombre la lente beauté du mouvement, ce frisson premier qui le relie à la terre.

GEORG

À Vêpres l'étranger se perd dans la ruine noire de novembre sous les branches pourries, près des murs pleins de lèpre où est allé déjà le frère sacré, plongé dans les doux accords de sa folie. Ô combien solitaire s'achève le vent du soir. Mourant, la tête penche dans les ténèbres de l'olivier.

GRETE

L'étranger s'avance dans la ruine de novembre, porté par un vent sans nom. Les murs suintent la mémoire, la lèpre du temps, et pourtant, dans les fissures, je sens encore battre la douceur de la folie sacrée. Le frère s'est perdu là, entre pierre et silence, là où les feuilles mortes deviennent prière. Et quand la tête du mourant s'incline dans l'obscurité de l'olivier, c'est toute la terre qui retient son souffle pour qu'un instant dure encore.

GEORG

Bouleversant est le déclin de la race. En cette heure les yeux de celui qui regarde s'emplissent de l'or de ses astres. Au soir un jeu de cloches s'engloutit, qui ne vibre plus, les murs noirs de la place se délabrent, le soldat mort appelle à la prière.

GRETE

Bouleversant est le déclin, oui, mais dans la chute persiste une lumière qui ne s'éteint pas. Les yeux du veilleur recueillent les astres comme des larmes d'or, et dans le ciel vidé résonne le souvenir des cloches. Tout se délite : murs, places, visages — et pourtant un souffle passe encore sur la prière du soldat mort. Il n'appelle plus personne, mais son silence veille, comme une braise sous la cendre des mondes.

GEORG

Ange blême, le fils entre dans la maison vide de ses pères. Les sœurs sont allées, loin, chez de blancs vieillards. De nuit, le dormeur les trouva sous les colonnes du porche au retour de tristes pèlerinages. Ô comme leurs cheveux sont raides de vers et de boue, quand s'y arrêtent ses pieds d'argent et qu'elles, trépassées, sortent des chambres nues.

GRETE

Ange d'ombre, le fils revient là où les voix se sont tues. Dans la maison vide, il ne trouve que la poussière du temps et l'écho des pas perdus. Les sœurs dorment sous la pierre, leurs cheveux mêlés à la boue, leurs visages blanchis par l'absence. Il les effleure de son regard d'argent, et la nuit entière semble frémir d'un souffle ancien. Sous le porche, le silence se lève comme une prière sans mots, et tout ce qui fut amour devient mémoire.

GEORG

Vous psaumes dans les pluies ardentes de minuit, quand les serviteurs fouettaient d'orties les tendres yeux, quand les fruits candides du sureau se penchent étonnés sur une tombe vide. Des lunes jaunies silencieusement roulent sur les linons enfiévrés de l'adolescent, avant que suive le mutisme de l'hiver.

GRETE

Ô vous psaumes brûlants, vous cris noyés dans la pluie de minuit, que reste-t-il de vos larmes sinon ce goût d'ortie sur les paupières closes ? Les fruits du sureau se penchent comme des enfants qui ne comprennent pas la mort. Dans le drap enfiévré de l'adolescent se perdent les lunes fanées, et leurs reflets tremblent avant l'hiver. Le monde se retire doucement du rêve, et l'âme, à son tour, devient tombe vide où le vent prie.

GEORG

Un sublime destin médite, descendant le Cédron, où, créature tendre, le cèdre se déploie sous les sourcils bleus du Père ; où dans la pâture, de nuit, un berger mène son troupeau. Ou bien ce sont des cris dans le sommeil lorsqu'un ange d'airain aborde l'homme dans le bois, et que la chair du saint fond sur le gril ardent.

GRETE

Sur les rives du Cédron descend une pensée de feu et d'innocence. Le cèdre s'élève, frémissant sous le regard du Père, et la nuit respire au rythme du troupeau. Mais parfois, un cri perce le sommeil, la chair se souvient du feu, et l'ange s'approche, lourd d'airain et de douleur. Alors le saint devient flamme, et dans la brûlure s'ouvre le secret de la vie — cette lumière que seule la souffrance révèle.

GEORG

Autour des huttes de glaise grimpe la vigne pourpre, des gerbes sonores de blé jauni, le bourdonnement des abeilles, le vol de la grue. Sur des sentiers rocheux, le soir, des ressuscités se rencontrent. Dans des eaux noires se mirent des lépreux, ou ils ouvrent, pleurant, leurs vêtements souillés de boue, au vent balsamique qui souffle de la colline rose.

GRETE

La vigne enroule ses bras rouges autour des huttes, comme si la terre voulait retenir le souffle des hommes. L'air vibre du chant des abeilles et des herbes mûres, et dans la lumière du soir, les morts reviennent marcher parmi nous. Leurs pas font frissonner les pierres, leurs regards s'ouvrent dans l'eau noire où se mirent les lépreux. Le vent venu de la colline emporte la cendre et la douleur, et dans son haleine de baume s'éveille une paix que nul ne nomme.

GEORG

De sveltes servantes tâtonnent dans les ruelles de la nuit cherchant le berger amoureux. Un doux chant résonne dans les cabanes à la veille du dimanche. Que le chant se souvienne aussi du garçon, de sa folie, et des sourcils blancs, et de son décès, du corps décomposé qui ouvre ses yeux bleuâtres. Ô comme est triste ce revoir.

GRETE

Les servantes errent sous les lampes tremblantes, appelant un nom que la nuit dévore. Dans les cabanes, le chant s'élève, fragile, comme un fil d'or tendu sur le vide. Il se souvient du garçon et de sa folie, du corps ouvert à la clarté du néant. La tristesse du revoir descend sur les visages, et dans les yeux bleus du mort s'allume un reflet d'enfance. Ainsi le chant se clôt sur un dernier souffle, où l'amour s'efface dans la mémoire de l'air.

GEORG

Les degrés de la folie dans les chambres noires, les ombres des ancêtres sous la porte béante, lorsque l'âme d'Hélian se regarde au miroir rose et que de son front tombent neige et lèpre. Aux murs se sont éteintes les étoiles et les formes blanches de la lumière.

GRETE

Les chambres noires se peuplent d'ombres qui ne dorment plus. Les ancêtres reviennent, vêtus de leur silence, et l'âme d'Hélian s'y regarde comme dans une eau troublée. De son front tombe la neige du temps, la lèpre de la mémoire. Les murs ont perdu leurs étoiles, les lumières s'effacent comme des visages qu'on oublie. Et pourtant, dans ce miroir rose, persiste un éclat de pureté, fragile demeure de l'esprit au bord du néant.

GEORG

Du tapis sortent les ossements des tombes, le silence des croix en ruine sur la colline, la douceur de l'encens dans le vent pourpre de la nuit. Ô yeux brisés dans des bouches noires, quand le descendant, dans ses calmes ténèbres, médite solitaire sur la fin plus sombre, et que le dieu muet abaisse sur lui ses paupières bleues.

GRETE

Sous le tapis, la mort s'éveille lentement, mêlant ses os aux fils du passé. Sur la colline, les croix tombées gardent le secret du silence, et le vent d'encens embaume la nuit pourpre. Les bouches noires s'ouvrent sur des prières brisées, les yeux s'éteignent comme des astres sans ciel. Le descendant médite, seul, dans la paix des ténèbres, tandis que le dieu muet ferme ses paupières sur le monde. Et dans ce geste immense s'accomplit le dernier regard de la lumière.

Le dernier mot s'éteint dans l'air comme un flocon de cendre. Georg baisse la tête ; Grete ferme les yeux. Rien ne bouge, sinon la lune qui glisse sur leurs mains jointes. Au loin, les villes s'effacent, les fleuves s'assombrissent. Seul demeure le murmure d'une étoile — souffle d'un monde qui ne sait plus s'il meurt ou s'il commence.

ACTE IV

SCENE 5

LE FRERE

Lorsque Orphée, d'un argent, touche la lyre, se lamentant sur un Mort dans le jardin du soir, qui es-tu, toi qui reposes sous les hauts arbres ? Un bruissement de plainte dans les roseaux d'automne, l'étang bleu, agonisant sous les arbres verdoyants et suivant l'ombre de la sœur ; sombre amour d'une race sauvage, à qui sur des roues d'or le jour s'enfuit. Nuit silencieuse.

LE PÈRE

Que me parles-tu d'Orphée et de sa lyre d'argent : elle était d'or, il me semble. Et quel ce mort dans le jardin du soir sur lequel, dis-tu, il se lamente. Et l'autre, celui qui repose sous les hauts arbres, qui est-ce ? Tu cherches à m'embrouiller avec tes mots mais, après tout, n'es-tu pas poète ? Alors réponds ! Dis les choses d'une manière telle que je puisse les comprendre...

LE FRERE

Tu as raison, elle était d'or mais un temps méprisable en a fait de l'argent ; sa lyre il l'effleure à peine dans une plainte sans fin, non pour réveiller les morts, comme il l'a fait dans les enfers, mais pour les accompagner de sa propre douleur. Ce mort dans le jardin du soir, mais ce n'est personne, seulement ce qui s'est effacé du jardin en été quand ma sœur et moi, nous jouions, âmes innocentes, à l'ombre du sureau dans l'herbe verte. Voilà ce qui est mort et qui jamais ne reviendra : il est des morts que rien ne sauve, pas même un chant d'Orphée.

LE PÈRE

Et l'autre qui se repose sous hauts arbres, un bruissement de plainte dans les roseaux d'automne, un étang bleu, dis-tu, qui agonise sous les arbres verdoyants et qui suit l'ombre de la sœur : me diras-tu enfin ce que tu caches derrière ces mots ?

LE FRERE

Ainsi tu ne comprends pas ! Alors je vais t'éclairer. L'étang bleu, c'est l'étang nocturne car bleu est la couleur de la nuit, des ténèbres même, un bleu vif et mordant que pâlit la blancheur de

la lune. Quand songeur tu regardes vers le ciel, tu n'y vois que des étoiles car elles scintillent dans la nuit sombre et glacée mais les étoiles sont sans lumière, elles n'éclairent rien, jamais ; seule la lune dépose sur le monde de la nuit un peu de sa blancheur. L'étang bleu, c'est l'immensité du ciel, une immensité noire qui déborde de l'âme assombrie. Alors oui il agonise sous les arbres verts car l'âme se perd en s'étirant, elle se vide de tout ce qui l'habite, ne demeure que le vide et devant l'ombre de la sœur qui a perdu sa clarté, dont les cheveux d'or sont mangés par les ténèbres.

LE PÈRE

Cette sœur, c'est la tienne j'imagine, Grete et toi le frère, tu es cet homme qui repose sous les hauts arbres, ténébreux tel que je t'ai toujours connu, toujours sur le seuil de la mort intérieure et cette innocence perdue, le mort du jardin du soir, n'a laissé de Grete que son ombre. Je commence à comprendre ce que disent tes mots entortillés mais ce que je ne comprends pas en revanche, c'est pourquoi tu me dis cela, à moi ton père qui ne suis pas poète, tout juste un commerçant.

LE FRÈRE :

« Que parles-tu de ta sœur ! J'ai vu son visage cette nuit dans l'étang d'étoiles, enveloppé de voiles sanglants. L'étrangère pour son père » : te souviens-tu de ces paroles ?

LE PÈRE

Oui ! Je les ai prononcées quand nous étions dans la cabane après que tu m'aies dit « ta fille... » ; cette fille dont j'ai vu le visage la nuit dans l'étang n'étoile, enveloppée de voiles sanglants, non ce n'est pas ma fille, jamais, une étrangère, je le redis.

LA SŒUR

Et moi, que dois-je en penser ? Je ne suis plus ta fille, dis-tu, mais je ne l'ai jamais été : il a fallu que je sois souillée, meurtrie pour que tu t'en rendes compte ? Allons, trêve de mensonges.

LE PÈRE

Je ne te permets pas de me soupçonner ainsi, je n'ai rien à cacher moi, j'ai toujours été un commerçant honnête, entends-tu, honnête !

LA SŒUR

Mais je ne te soupçonne pas, je t'accuse...

LE PÈRE

Et de quoi donc petite insolente ?

LA SŒUR

Je t'accuse d'avoir menti, d'avoir fait de ta vie, et les nôtres aussi, une apparence, une simple apparence, un voilé jeté comme un linceul sur une faute impardonnable. Tu peux jouer les innocents, tu t'es perdu toi-même, à force de jouer avec le destin, et nous avec.

LE PÈRE

Apparences, dis-tu...Tu parles comme si tu savais... mais que sais-tu vraiment ? Je n'ai fait que tenir la maison debout. Rien de plus. Rien de moins.

LA SŒUR

Ce que je sais et bien je vais te le dire ! Ainsi donc la sœur Grete, moi avec mon voile de sang, je ne suis plus ta fille mais ce premier-né que vous avez maquillé d'un mariage arrangé, il n'était pas ton fils, lui aussi ? Ce n'est pas ta fille que tu rejettes, c'est ce voile de sang qui t'en rappelle un autre : c'est cela qui te ronge et les autres avec toi. Je suis une femme adultère comme l'a été ma propre mère : tu vois, l'histoire se répète ; comme une malédiction. Ce qui t'offense, c'est que cette fois tu ne peux rien cacher, te réfugier, la politesse aux lèvres, derrière le comptoir de ta boutique. Il n'y a pas de solution et tu le sais, alors Grete n'est plus ta fille. Ton infamie n'est pas moindre que la mienne ; mais moi je suis damnée car rien ne pourra me sauver, pas même le mensonge.

LE PÈRE

Tes mots sentent la fièvre et la honte, pas la vérité. Vous parlez, toi et ton frère, de malédiction comme des enfants qui jouent à se faire peur. Moi, je ne crois qu'aux choses qu'on peut peser, vendre ou perdre pour de bon. Le reste, c'est du théâtre.

LE FRÈRE

Soit ! Et pourtant combien malheureuse a été notre mère, plus que nous tous sans doute, mais toi tu ne voyais rien, respectable et aveugle, ou borgne seulement : ne dis pas que tu n'as rien vu, jamais...

LE PÈRE

Malheureuse votre mère ! Mais dis-leur, Marie, que tu n'as jamais manqué de rien, que j'ai toujours marché à tes côtés, que j'ai veillé sur toi comme un mari aimant, dis-leur, je t'en conjure, ce bonheur sans faille et toujours partagé...

LA MERE

Bonheur ! Mais, mon pauvre Tobias, ce mot t'est étranger, tu n'as jamais su que les chiffres et tes livres de comptes. C'était ton idée, cette conversion, ce mariage étendu sur la faute pour qu'elle demeure secrète, ton idée, jamais la mienne. Toi tu cherchais une mère pour ton fils Willy, je n'ai été que l'occasion. Et cette faute, je l'ai bue jusqu'à la lie, pénitente recluse dans les chambres sombres que je quittais si peu, parmi toutes ces vieilleries, avide de ce passé pour fuir tous les présents. Ce que tu m'as pris, Tobias, c'est l'amour, tout l'amour que je pouvais donner. Blanc le visage de la mère, comme un spectre, comme un linceul tendu sur mensonge.

LE PÈRE

Mais ces deux-là, Georg et Grete, tu les a aimés, tu leur a tout donné, jusqu'à ta religion. Une pianiste et un poète, avoue-le, tu tenais ta revanche et moi je n'ai rien dit, j'ai laissé faire : les ai-je maudits une fois seulement ?

LA MERE

Tu les as ignorés, pas un regard, pas un mot, toujours caché dans tes absences et tes mensonges ; ces enfants, tu ne les voyais pas, tu faisais semblant d'être leur père, digne et irréprochable, mais tu l'as toujours su, je ne t'ai rien caché : tu n'étais pas ce père, un substitut seulement, convenance d'un commerçant et dans la chambre close le prix de ce silence, l'obole d'un adultère. Alors oui je les ai choyés, une gouvernante, la musique, les grands auteurs, pour les rendre dignes de ce père ignoré. Une faute de plus ? Non Tobias, un peu d'esprit, un peu d'amour pour éclairer, si peu, ma repentance.

LE FRERE

« Georg, fils le plus sombre, mendiant tu es assis à la lisière du champ pierreux, affamé d'accomplir le silence de ton père. » Ces paroles, t'en souviens-tu ?

LE PÈRE

Oui je m'en souviens ! Je les ais prononcées dans la cabane obscure, tandis que tu m'accablais de renier ta sœur, une étrangère. De tous tu es le plus sombre, inaccessible, témoin de ce que tous ignorent et tu te tiens, murmure, au bord d'un champ de pierres comme si la vie t'était insupportable, mendiant un soupçon de lumière, toi le ténébreux, poète qui ne sait que la nuit. Ta seule faim ? M'imposer le silence, faire taire les apparences, dis-tu, rendre au monde sa nudité mais à quoi bon cette impudeur ? Tu fais couler les plaies, moi je les panse, tu fais saigner les mots, moi je les rends courtois, ce monde n'est-il pas assez laid que sans cesse tu le répètes : tu veux faire taire ce qui enchante et bien soit : moi je le vends, je m'enrichis de la misère des autres. Que disais-tu déjà ?

LE FRERE

La sœur chantant dans le buisson d'épines et le sang coulant de ses doigts d'argent, la sueur, de son front de cire. Qui a bu son sang ? Est-ce toi ? Non puisque son sang n'est pas le tien...

LE PÈRE

Dans l'étang étoilé j'ai vu ses voiles couverts de sang : tu aurais voulu que j'y goûte, moi le faux père, le silence sur la faute, brave, on l'a souvent dit, mais pas héros ? Je me suis tu, c'est vrai, pour sauver ma fierté. Ce sang, dis-le, qui l'a bu puisque ce n'est pas moi ?

LE FRERE

Souvent j'entends tes pas Sonner dans la ruelle. Dans le jardin brun Le bleu de ton ombre. Sous la tonnelle crépusculaire J'étais assis muet devant mon vin. Une goutte de sang tombait de ta tempe dans le verre chanteur, heure d'infinie tristesse. Il souffle des astres un vent neigeux dans le feuillage. Chaque mort, et la nuit, l'homme blême les endure. Ta bouche pourpre habite en moi, blessure. Comme si je venais des vertes collines de sapins et légendes du pays natal, depuis longtemps oubliées, qui sommes-nous ? La plainte bleue d'une source moussue dans la forêt, où les violettes embaument, secrètes, au printemps. Un paisible village

en été abritait un jour l'enfance de notre race ; mourant maintenant sur la colline du soir, descendants blancs, nous rêvons les terreurs de notre sang nocturne, ombres dans la ville de pierre.

LA SŒUR

Déchire noire épine. Ah encore ils résonnent d'orages violents, mes bras d'argent. Sang, coule des pieds lunaires, fleuris sur des sentiers nocturnes que le rat franchit en criant. Prenez feu, étoiles, dans mes sourcils voûtés ; et le cœur doucement résonne dans la nuit. Entra dans la maison une ombre rouge à l'épée flamboyante, s'enfuit avec un front de neige. Ô mort amère.

LA MÈRE

Douleur, les yeux pierreux de la sœur quand, au repas, sa folie vint sur le front nocturne du frère, quand sous les mains douloureuses de la mère le pain devint pierre. Ô les décomposés, quand leurs langues d'argent taiseaient l'enfer. Alors, les lampes s'éteignirent dans la chambre glacée et sous leurs masques pourpres les êtres douloureux se regardèrent en silence. Au long de la nuit il y eut un bruit de pluie et elle rafraîchit la campagne. Dans les fourrés d'épines, le ténébreux suivait les sentiers jaunis dans le blé, le chant de l'alouette et le calme silence des rameaux verts, et qu'il trouve la paix. Ô, villages et marches moussues, vue brûlante. Mais les pas chancellent, osseux, par-dessus des serpents endormis à l'orée de la forêt, et l'oreille suit toujours le cri furieux du vautour. Au soir il trouva un désert pierreux, le cortège d'un mort entrant dans la maison obscure du père. Comme un nuage pourpre enveloppait sa tête, il se jeta, muet, sur son propre sang, sur son image, visage lunaire ; et, pierre, s'écroula dans le vide quand parut dans un miroir brisé, adolescent mourant, la sœur ; et la nuit engloutit la race maudite.

LE PÈRE

Vous parlez d'une même voix, dans une langue que je ne comprends pas. Ainsi donc c'est toi, Georg, qui a bu le sang de ta sœur mais pourquoi ? Et toi Grete, quelle cette noire épine, pourquoi cette mort amère ? Marie, te voici bien mystérieuse, tu parles d'une race maudite engloutie par la nuit, du regard pierreux de la sœur, Grete, d'une folie sur le front du frère, Georg, d'un mort entrant dans la maison obscure, ma maison. Vous êtes le chœur d'un chant funèbre, me diras-tu, Georg, ce qu'il me faut comprendre ?

LE FRERE

Sous des sapins obscurs deux loups mêlèrent leur sang dans une étreinte de pierre ; un doré se perdit, le nuage, au-dessus du pont, patience et silence de l'enfance. De nouveau apparaît le tendre cadavre à l'étang de Triton, assoupi dans sa chevelure d'hyacinthe. Qu'enfin se brise la tête froide !

LA MERE

Tobias, comprends-tu qui sont ces loups qui ont mêlé leur sang dans une étreinte de pierre ? C'est nous, toi et moi, dans une étreinte pierre car elle s'est figée, fossilisée dans le cœur même de notre histoire et sa lignée, une pierre que rien n'efface, pas même le repentir, rien, te dis-je, une stèle dressée comme une malédiction.

LA SŒUR

Et moi, l'enfant qui rayonnait de ses cheveux dorés, me voici nuage sombre qui glisse sur le pont de nos générations. L'enfance est patiente dans son silence car elle n'attend rien, comprends-tu, rien si ce n'est qu'un rêve se prolonge, qu'il dure au-delà même de l'enfance mais le rêve, il s'est brisé. Un nuage gris, plus sombre que la mort, a glissé sur le pont, de vous à moi, comme un drame qui se répète, une faute que rien n'efface, aucun pardon, la vérité a déchiré le voile du mensonge et les secrets enfouis reviennent à la surface du jour, maudits et sans éclat : la nuit des âmes a mangé la lumière, ne reste que l'obscur.

LE PÈRE

Soit ! Je consens à la faute des premiers jours mais cet enfant qui reparait, tendre sur les bords de l'étang où je t'ai vue sanglante, assoupi dans ses cheveux d'hyacinthe, qui est-il ? Que vient-il faire en cette histoire ?

LE FRERE

Cet enfant, c'est le premier-né de la lignée, Gustav mort en bas âge avant la fuite de Vienne jusqu'à cette ville de pierres où tout fut consumé. Mais il en est un autre, éteint d'une mort cruelle pour assainir les apparences, enfant maudit qui ne devait pas naître, adultérin bien sûr, comme le fut le premier-né, mais damné avant même de voir le jour. La malédiction s'éteint sur le seuil du tragique.

LE PÈRE

Maudit soit celui qui ouvre la plaie... Je ne voulais pas savoir. Vous m'entendez ? Je ne voulais pas... savoir. Il suffisait de fermer les yeux. Comme on ferme une boutique, le soir... Nous avons fui, ta mère et moi, une faute, nous l'avons tue, habillée de mensonges, pour paraître, survivre pour ensuite prospérer. Je n'ai pas vu ta mère souffrir et vous non plus, aveuglé par de faux éclats, la réussite, le respect, les mots affables, blanchie ce qui était trop sombre, laisser tout derrière soi pour un nouveau départ, ignorant qu'un enfant s'était glissé dans nos bagages. Ce n'est pas une rédemption, je le sais bien, car rien n'efface de pareilles trahisons. Oui j'ai tu le premier-né comme j'ai tu ton origine et celle de ta sœur aussi sous des destins que je croyais glorieux mais le mal nous revient, plus vif encore, plus cruel et meurtrier. La nuit sombre engloutit la race maudite qu'elle a fait naître au premier jour ; mais toi, Georg ?

LE FRERE

Car toujours suit, une bête bleue, un être qui regarde sous les arbres crépusculaires, ces sentiers plus sombres, veillant et ému par un chant nocturne, d'une douce folie ; ou bien retentirait, plein d'une sombre extase, le jeu des cordes aux pieds froids de la pénitente dans la ville de pierre.

LA MERE

Lui, traqué dans la nuit comme un gibier bleu, par une douleur qui le consume, il chante encore sur les sentiers sombres de nos pauvres vies, ému et traversé par une douce folie, non celle des loups qui déchirent une étreinte de pierre, mais celle d'un regard sombre où brille pourtant le reflet d'un ange, Grete qui fut et restera, toujours, sa seule lumière dans cette obscurité qui le dévore.

LE FRERE

Revient Orphée avec sa lyre d'argent qui pleure une sombre extase, sœur à genoux au pied d'une croix funeste, pénitente d'une faute qui jamais ne fut la sienne, les pieds froids sur le sol d'une ville de pierres. Elle revit la Passion de l'innocent brisé sur le tombeau du premier homme. Que se brise la tête froide qui assombrit le monde de sa lumière éblouissante, fausses promesses qu'aucun dieu ne pourra un jour tenir ; sous le poids du péché ce n'est pas qu'un homme qui se courbe, c'est son salut aussi, illusoire rédemption d'une impossible humanité.

LA SŒUR

Oui je plie sous le poids de mes prières, coupable des mots qui me désignent et me montrent du doigt. Ce que j'ai fait, c'est bien peu de chose et cependant c'est trop, une pierre qui brise le bleu miroir de toutes les illusions, et pourtant je l'ai fait : j'ai cru !

LE PÈRE

Maudite soit la piété dont se gouvernent nos âmes mais il n'est pas trop tard ; tu sais, toi Georg, cette lueur fragile qui n'éclaire pas la nuit, tu l'as toujours vue dans les yeux de Gete, elle ne conduit nulle part, à présent nous le savons, mais elle permet de cheminer encore...

ACTE IV

SCENE 6

(Beneschau, Villa Krejfcik 524, le 8 octobre 1917)

Ma chère Cissi,

Je suis donc arrivé ici hier après-midi. Le voyage dans les wagons non chauffés a été horrible ; à Linz, je suis arrivé la nuit à une heure et demie, à moitié gelé, et j'ai erré une heure dans la ville, d'hôtel en hôtel, pour pouvoir dormir encore quelques heures jusqu'au matin, mais partout on m'a refusé à cause du manque de place ; je suis donc retourné à la gare et j'y ai attendu dans le restaurant jusqu'au départ du train à sept heures et demie. Malgré cela, ma toux ne s'est pas aggravée, et je me trouve aujourd'hui relativement bien. Les Lechner sont partis d'ici le 5 du mois, et la chambre que j'ai reprise d'eux est agréable et, comme je le vois, se chauffe bien. Si seulement on pouvait avoir plus de charbon ! Le soir, la lampe à pétrole donne aussi un peu de chaleur. Eh bien, j'espère que ce sera tout de même supportable.

[...]

À Salzbourg, j'ai passé quelques heures avec tous les Trakl. Däubler avait recommandé Grete Langen à Herwarth Walden, qui s'occupa effectivement d'elle. Il la fit libérer de l'hôtel où elle était endettée et l'installa dans la maison du « Sturm », à l'étage supérieur, chez une veuve qui louait aussi des chambres à d'autres personnes. C'est dans cette petite société qu'elle passa aussi sa dernière soirée critique, sans que les quelques personnes qui conversaient librement ensemble aient remarqué quelque chose de particulier. Grete se levait seulement de temps à autre pour aller chercher une cigarette dans la pièce voisine qu'elle occupait. Et ainsi, une fois encore, en plein milieu de la conversation, elle se leva et alla dans la chambre voisine — les autres pensaient qu'elle allait encore chercher des cigarettes — quand un coup de feu retentit soudain, ils se précipitèrent et trouvèrent Grete morte ; elle s'était tiré une balle en plein cœur.

C'est tout ce que Willy Trakl a pu apprendre. On n'a même pas pu établir d'où elle tenait le revolver. Däubler, Willy Trakl ne l'a pas rencontré, pas même aux funérailles ; il s'était excusé en disant qu'il devait voyager.

Reçois avec les enfants mon étreinte la plus tendre,

Ton

Ludwig

Il est établi, avec un degré presque certain, que le corps de Grete fut inhumé au cimetière Neue St. Matthäi, à Berlin-Schöneberg. Ce lieu est mentionné dans le registre d'autopsie, et l'inhumation y aurait été décidée par le parent légal le plus proche — vraisemblablement Arthur Langen.

En 1938, une large portion de ce cimetière fut vidée sur ordre des autorités, dans le cadre des réaménagements urbains prévus pour la capitale impériale. Les restes des défunts dont la période de concession était échue — celle de Grete avait pris fin à l'automne 1937 — furent exhumés et transférés dans deux fosses communes au cimetière de Stahnsdorf, au sud-ouest de Berlin.

Aucun emplacement individuel n'y fut conservé.

ACTE IV

SCENE 7

Deux voix se lèvent, non de la vie qu'elles ont déjà quittée, mais d'un lieu où le nom persiste après la chair. Elles ne parlent pas pour se répondre, mais parce que la nuit les traverse. Dialogue spectral en deux voix parallèles, une liturgie où le tragique ne parle plus mais persiste...

GRETE

L'automne... il envahit l'espace. Une progression noire, lourdement dissimulée sous l'orée de la forêt. L'ombre avance sans un bruit, comme un spectre qui se faufile, glissant, rampant dans l'ombre de l'âme. Regarde bien, tu vois cette lumière ? Elle est fragile, déjà tendue vers la fin, comme un souffle qui cherche à s'éteindre. L'âme de la forêt, c'est une lente agonie. Ne le sens-tu pas, cette étrange étrangeté, ce malaise croissant ?

GEORG

Oui, je le sens. C'est comme si l'automne était une désillusion silencieuse. Il se faufile dans la terre, se couchant sur chaque brindille, dans la mousse. Tout est poids. Et cette minute, cette minute de destruction... muette, presque prémonitoire, qui écrase le monde sous son silence. Rien ne se dit ici, tout se fait dans le non-dit, comme une préfiguration. Là-bas, le lépreux sous l'arbre nu, ses yeux sont pleins de la même lenteur, du même poids. Il n'est plus qu'un fragment d'une souffrance qui ne passe jamais. Il attend... attend quoi ? Il semble que même lui ait perdu la parole.

GRETE

Tu vois dans cet homme... quelque chose de plus grand que sa maladie, non ? Il n'est pas juste un spectre, il est l'incarnation de l'oubli. Celui qui a laissé sa souffrance devenir forme. Sa présence semble... figée. L'âme du monde s'est figée en lui. Il est ce qui reste de la lumière, une lueur morte. Regarde la scène, l'arbre nu, le ciel pâle... tout cela se ferme autour de lui, en lui. Il est comme l'image du monde qui perd son âme.

GEORG

Et puis il y a la cloche, là, au loin. Elle sonne, une note de fin, une note de solitude. Elle appelle,

mais l'écho ne revient jamais. Le berger, ce simple messenger, il mène ses chevaux, mais eux aussi sont des fantômes, tu vois ? Ces chevaux noirs et rouges, ils portent l'obscurité et le sang. Ils marchent, comme en rêve, comme des ombres marchant à travers l'histoire, sans jamais parvenir à un but. Loin, là où ils vont, c'est vers une fin... mais une fin qui n'arrive jamais.

GRETE

Oui... et sous les noisetiers, ce chasseur, il a les mains trempées de sang. Ses gestes sont vides, la bête qu'il a tuée ne l'intéresse même plus. Ses mains fument. L'odeur de la chair, de la bête morte, se mêle à celle de la forêt. Il n'y a pas de beauté dans cette scène, rien qu'une histoire tragique, une scène qui ne fait que répéter la violence. Regarde les corneilles... trois, elles s'envolent. Leur vol, c'est comme une mélodie dissonante. Leur vol n'est plus qu'un écho, une longue plainte. Une sonate qui meurt dans la nuit. Pourquoi cette tristesse ? Elle n'est pas d'ici, elle vient de plus loin, du fond de la terre, du fond de nos âmes...

GEORG

Et tu vois, ce nuage d'or, tout ce qui brille est un mirage. Il disparaît. Il se dissout sans un bruit, comme tout ce qui semble sacré... Il est là, et pourtant il n'est plus là. Nous avons la beauté à portée de main, mais elle se dérobe. Comme un rêve dont l'intensité s'éteint au matin. C'est là, mais déjà, il n'y a plus que l'écho. Et ces garçons près du moulin, leurs flammes... Elles sont la sœur de la souffrance. C'est le feu d'un monde en ruines, un monde où même les flammes ne peuvent plus nous réchauffer. Regarde la lumière... elle brûle, mais cette chaleur... elle est futile, elle ne fait que souligner notre mortalité. Leur rire, enterré dans leurs cheveux pourpres, ce n'est pas un rire de joie, c'est une moquerie, une ironie du monde. Ils se réjouissent de la fin... c'est comme si la fin était déjà là, dans le rire et dans la lumière, mais aucun d'eux ne le voit. Ils sont comme des âmes perdues, errant sans but.

GRETE

Et ce lieu, ce chemin pierreux, qui passe juste là, tout près... Il semble ne mener nulle part. C'est un chemin dans l'intérieur des âmes. Tout s'y perd. Chaque pas, chaque respiration, c'est une note qui se dissout dans l'obscurité. Tout se fond. Ce n'est ni le début, ni la fin. Mais quelque chose s'écrit ici, dans l'ombre du monde. Nous croyons que le crime est ici, que le mal est là, mais il est dans le regard du poète. Ce chemin n'est qu'une illusion. Ou peut-être est-ce là une porte, la porte que l'on ne peut franchir, parce que nous avons déjà tout oublié. Et pourtant, tout nous appelle à travers ce voile.

GEORG

Oui, tout est illusion, et pourtant tout est réel. Ce que nous appelons mal, ce n'est pas vraiment mal. C'est juste la forme du monde, une forme qui se transforme sans fin, qui ne s'arrête jamais. La forêt, la lumière, l'ombre, tout cela forme un cercle. Le mouvement du mal n'est pas ce que nous pensons. Il n'est pas ce que l'on voit. C'est quelque chose de plus vaste, de plus profond. Quelque chose qui va bien au-delà de notre regard. C'est dans l'invisible que tout se cache. Et pourtant, nous continuons à chercher. Nous cherchons ce qui est déjà là, mais que nous ne pouvons pas voir. Nous cherchons à comprendre un mal qui n'existe que dans la métamorphose du monde. Mais tout ce qui se transforme reste le même. La souffrance, le sang, la lumière, tout est un jeu, une danse, un rituel sans fin.

GRETE

Les épines-vinettes... vois-tu, elles ont disparu. Le temps a effacé tout ce qui semblait solide, ancré dans le sol, tout ce qui était véritablement vivant. Et tout au long de l'année, il y a ce rêve de plomb, suspendu dans l'air sous les pins. Le monde se fige, comme si chaque chose attendait de se perdre dans le néant. Il y a une peur dans cet air, une obscurité verte, presque palpable. Elle semble nous engloutir, une densité lourde comme une cicatrice ancienne, une mémoire qui ne se dissipe pas, une mémoire figée. Regarde là-bas, tu entends ? Ce gargouillement... C'est l'écho d'un noyé. Quelqu'un qui ne s'est pas simplement perdu, mais qui a sombré dans l'invisible, dans l'inexorable.

GEORG

Oui, ce noyé, ce désespoir liquide. Il semble qu'il soit là, toujours présent, même dans le silence. Rien ne meurt réellement ici, n'est-ce pas ? Chaque chose se transforme, se perd dans les eaux de l'étang. Et ce pêcheur, ce pêcheur noir, qui sort de l'eau un grand poisson... Il n'est pas seulement un homme qui pêche. Il est le visage du mal, un visage plein de cruauté et d'égarement. Ce poisson, ce n'est pas simplement une prise, c'est la matière de l'ombre qui s'extirpe des profondeurs, une matière sombre et tordue, un reflet du monde tel qu'il se voit dans les eaux de l'âme humaine. Chaque mouvement du pêcheur est comme une violence qui sort des abysses pour être dévoilée.

GRETE

Et ses yeux... ces yeux qui luisent de terreur, de pure étrangeté, mais qui ne peuvent jamais être assouvis. Les voix des roseaux qui se dressent derrière lui, c'est l'écho d'une querelle

ancienne, d'une discorde qui ne finit jamais. C'est comme un souffle du passé qui s'agite à l'unisson des voix des hommes, ces voix qui ne s'éteignent jamais. Tout ici se mélange : l'eau, l'air, les voix... C'est une symphonie dissonante, une façon de vivre dans les terreurs de l'histoire. Le pêcheur, bercé par sa barque rouge, avance, mais il avance dans des légendes sombres, dans une mer de sang et d'histoires oubliées. Il n'échappe pas à cette histoire... il la porte.

GEORG

Et il vit dans ces légendes. Pas celles qu'on raconte au coin du feu, mais les légendes de la race, des ancêtres qui, dans leur sagesse ou leur malheur, ont laissé leurs traces indélébiles. Ces légendes sont gravées dans les âmes. Elles sont la mémoire collective des peurs et des souffrances des siècles passés, des douleurs qui se tissent à travers le temps. Et les yeux de pierre... ces yeux ouverts sur les nuits sans fin, sur les ténèbres qui ne se dissipent jamais. C'est là que réside le mal. Ce mal qui ne peut être éliminé, mais qui nous regarde fixement, comme si nous en faisons partie. Le mal n'est pas quelque chose d'extérieur à nous. Il est en nous, dans notre sang.

GRETE

Et le pêcheur... tu vois, il ne s'arrête jamais. Il ne peut pas. Mais toi, toi, vois-tu ce qui te force à t'immobiliser ? Ces marches délabrées... elles sont comme une prison. Elles te figent dans une époque révolue, dans la maison de tes pères. C'est là, au sein de cette mémoire familiale, que le poids du passé s'écrase sur toi. Ces marches ne sont pas seulement des pierres usées. Elles sont les ombres du temps, les fantômes d'un monde ancien qui ne peut être effacé. Le mal, comme la noirceur de plomb, s'infiltre dans tout ce que tu es.

GEORG

Et c'est là que réside notre tourment, n'est-ce pas ? Là où nous nous croyons libres, là où nous pensons pouvoir agir, il y a en fait ce poids, cette noirceur de plomb, comme une malédiction invisible, qui nous retient. L'âme de la maison des pères est là, figée, comme un héritage qu'on ne peut fuir. Il est l'invisible dans l'air que nous respirons. Nous vivons dans les ruines de ce que nous croyons être notre héritage, mais c'est une ruine faite de faux souvenirs, de fragments de récits brisés. Le mal est là, dans les racines, dans les pierres des marches. Ce n'est pas simplement dans le monde, mais en nous. En chacun de nous. Chaque geste, chaque pensée, chaque silence nous lie à cet héritage de peur et de douleur.

GRETE

Nous ne pouvons pas fuir cette noirceur, cher ami. Elle est l'âme du monde, et elle nous façonne à chaque instant. Mais peut-être, au fond, c'est là que réside l'espoir. Non pas dans l'oubli, mais dans l'acceptation de ce mal. Dans le fait de le regarder en face, de le voir en nous. Car ce qui nous rend humains, ce n'est pas la perfection ou la pureté, mais cette lutte intérieure, cette reconnaissance du mal qui traverse nos vies. Cela peut paraître désespérant, mais peut-être est-ce le seul chemin vers une vérité plus profonde. Une vérité que nous devons affronter, non pas pour la changer, mais pour l'accepter. Ainsi, peut-être, pouvons-nous alors enfin échapper à la malédiction, tout en en faisant l'expérience, et trouver, au bout de ce chemin tortueux, une forme de rédemption.

Dis-moi, qu'y a-t-il dans ton regard ? Que portes-tu à tes yeux, de ta main d'argent ? Ces paupières qui tombent lourdement, comme si elles se noyaient dans un voile de pavot... Quelles illusions t'envahissent ? Et pourtant, à travers ce mur de pierre, tu vois encore. Le ciel étoilé, la Voie lactée... mais aussi Saturne, rouge. Rouge comme la colère qui brûle l'horizon, comme la fin d'un monde, comme la reine de l'ombre qui éclaire tes nuits sans fin. Tu vois cela, mais à quel prix ? Ce qui perce à travers la pierre, c'est la lumière, mais une lumière vénéneuse, maléfique, une lumière qui n'offre aucune vérité mais une douleur infinie. Et soudain, l'arbre frappe furieusement contre le mur de pierre. Il hurle dans l'obscurité. Le ciel tremble, et toi, là, sur les marches délabrées, tu es ce lien entre l'arbre, l'étoile et la pierre.

GEORG

Il y a en moi, comme un mouvement intérieur, un déchirement. L'arbre frappe, oui, comme si la nature elle-même s'effondrait sous le poids de ce monde. Mais toi, ce que tu vois, c'est plus que ce qui est... ce que tu portes dans ton regard, c'est la mort, c'est l'extinction. Et toi, l'homme, bête bleue, tremblant dans le silence... Que cherches-tu ? Que t'annoncent ces visions, ces présages ? Est-ce la fin, ou la transformation ? Le prêtre blême, l'autel noir... Cette scène qui s'étend devant nous, un sacrifice ? Un sacrifice de l'âme ou du corps ? Et ce sourire dans l'arbre, triste, mauvais... Il est là, accablant, et un enfant blêmit dans son sommeil. Que sont ces sourires, ces rires vides, qui cherchent à briser l'innocence du monde ? C'est là que tout commence à se dissoudre. La lumière est rouge, une flamme pourpre, et tout se brûle, même le phalène qui, dans sa folie, se laisse consumer par cette flamme.

GRETE

Les symboles, oui, mais aussi la violence du monde... Regarde là, ce que tu portes au cœur même du sacrifice. Ce n'est pas un simple rite. C'est une implosion des choses. La flûte de la lumière, cette flûte douce, presque divine, mais qui, en son souffle, porte aussi la mort. La flûte de la mort... Comme une musique funèbre qui traverse tout, l'air, l'âme, le corps. Elle nous enveloppe, et nous voilà immobiles sur les marches délabrées. Mais pourquoi cette immobilité ? Pourquoi restons-nous là, pétrifiés, dans la maison de nos pères ? Les pierres, l'histoire, le temps... tout cela nous retient. Comme une prison invisible. Et là, tout se tait. En bas, un ange frappe à la porte d'un doigt de cristal. Mais qui est cet ange ? Pourquoi frappe-t-il ? Ce n'est pas le messenger de la lumière. Non, c'est celui de l'inconnu, de l'invisible. Il attend là, dans l'ombre de la porte, et son doigt glacé semble pointer l'horizon du destin.

GEORG

Cet ange... oui, un ange frappant à la porte, mais quelle porte ? Est-ce celle qui mène à l'espérance ou à l'oubli ? Et ce sommeil... je le ressens en moi, comme un enfer intérieur. Cette ruelle sombre, ce jardinet brun... Tout est confiné, tout est enfermé dans une petite boîte d'ombre, où même la forme de la morte commence à se dissoudre, à s'effacer dans le soir bleu. C'est une forme de désincarnation, de décomposition. Ces petites fleurs vertes, elles volent autour d'elle, comme une dernière danse de la nature mourante, et son visage l'a quittée, elle n'est plus là. C'est un vide qu'elle laisse derrière elle, une absence qui nous poursuit. Mais ce qui m'effraie le plus, c'est ce penchement blême du meurtrier... Pourquoi ce meurtrier se trouve-t-il là, figé, dans l'ombre du vestibule ? Et que signifie cette adoration, cette flamme pourpre de la volupté, comme si la volupté et la violence se mélangeaient dans un même cri ? Il tombe, il meurt... le dormeur, ce dormeur dont le corps glisse dans l'obscurité. Là où il était, il n'est plus.

GRETE

Il n'est plus, mais peut-être n'a-t-il jamais été. L'obscurité est son seul refuge. Il tombe, il se laisse aller dans l'invisible, la profondeur de la nuit, là où toute réalité disparaît. La flamme rouge, la flûte de la mort : tout ça, c'est une quête sans retour, une traversée vers l'inconnu. Ce dormeur, ce meurtrier, cet ange, le sacrifice et la volupté, tout se mêle, et tout se fond dans l'obscurité. L'essentiel réside dans ce qui reste après tout cela. Cette lueur fragile qui continue d'exister même lorsque la nuit a englouti le monde entier. Le sommeil, le meurtre,

l'adoration... sont-ils une finalité ? Ou simplement les étapes de cette quête infinie, de ce qui n'est jamais tout à fait achevé, mais toujours à recommencer ?

Quelqu'un t'a quitté à la croix des chemins, et tu regardes longuement en arrière, comme si quelque chose te retenait dans cette lumière morte. Que vois-tu dans ce regard perdu, dans ce détournement ? Tu scrutes l'horizon, mais l'ombre des pommiers rabougris te dissuade d'aller plus loin. Regarde-les : comme des spectres figés dans l'agonie du temps. Ils portent une lourdeur étrange, les fruits pourpres s'accrochent à eux comme des souvenirs mourants, déjà trop vieux pour être encore réels. Et puis, il y a ce serpent, qui se faufile dans l'herbe, qui dévore lentement l'existence même, te rappelant que tout a un prix. Que cherches-tu à retrouver, à réparer, à nourrir dans cette vision pourrie de la nature ? Le mal est déjà en toi, en nous tous. Et le serpent ? C'est toi.

Tu vois cette sueur froide perler sur ton front, tu sens l'étreinte du passé qui te colle à la peau, comme un vêtement trop serré. Tu ne peux pas bouger. C'est la peur qui t'enferme dans cette auberge, sous les poutres noires, là où le vin n'est pas un réconfort mais un poison, une illusion. Le mal se fait soudainement plus palpable, dans les rêves tristes qui s'enchevêtrent avec les souvenirs de ceux que tu as perdus. Mais toi, tu ne veux pas les affronter. Non, tu préfères la douleur, cette douleur douce, bien que perverse, qui te lie encore à ce passé. Mais la vérité, Georg, c'est que tout a été changé. Les épines vinettes ont disparu, la terre est stérile, et tout ce que tu vois s'effrite sous tes yeux. Le serpent, il est déjà dans ta chair, et pourtant, tu ne veux pas l'admettre. Pourquoi cette fuite ? Pourquoi ce silence qui te dévore ? La mer, la tempête, les glaces, tout ça t'attend. Tu t'accroches à des voiles déchirées. C'est le prix que tu dois payer.

Oui, il y a en toi cette lueur de rébellion, ce désir de fuir vers quelque chose de plus pur, de plus sain, mais tout est devenu cendres autour de toi. Les griffons ? Ils tournent dans ton esprit, leurs ailes noires se déploient dans l'obscurité, ils te regardent avec mépris. Tu veux partir, mais tu sais très bien que le monde te retient dans son cercle de feu. Les temps sombres t'ont forgée, tu as vécu dans la douleur, mais cette chute flamboyante que tu cherches, tu sais qu'elle n'est pas un salut. Elle ne t'élève pas, elle te consume. Le feu, c'est ce qui est en toi, dans ton âme, ce qui te dévore de l'intérieur, ce qui t'empêche de respirer. Mais tout ça, Georg, c'est ton désespoir. Il est profond, il est ancien. Tout ce que tu veux, c'est fuir dans la tempête. Mais sais-tu ce que tu trouveras là-bas ? Rien, ou peut-être un vide encore plus

grand. Tu cherches à échapper à ta douleur, mais tu es toi-même ce feu qui te consume. Et tu le sais. Pourquoi cette fuite alors ?

Ce désespoir, il se manifeste dans chaque souffle que tu prends, et dans cette quête sans fin vers une cible illusoire. Ce cri muet, ce silence qui te fait tomber à genoux, ce poids qui te pousse au sol. Tu le portes avec toi à chaque instant. Et dans cette vision, il y a ce mort qui te visite, il revient dans ton esprit, dans tes rêves. De son cœur s'épanche ce sang que lui-même a versé. Est-ce qu'il te juge, te tourmente ? Non, il te réveille. Ce mort, il est une part de toi, une part du passé que tu ne peux plus effacer. Le mal a été semé là, dans ce cœur perdu. Il te hante, il te défie. Son sang est le même que celui que tu portes dans tes veines. Il n'y a plus de répit, Georg. Tu ne peux plus fuir. Le sommeil est là, il se fait sombrer en toi, un noir profond, un abîme sans fin. Et pourtant, tu continues à chercher, comme si le chemin de la souffrance te guiderait vers la libération. Mais tu sais bien que tout ce que tu trouveras, c'est cette nuit imperceptible. Le cri sauvage du griffon, il résonne en toi. Mais il ne t'élèvera pas.

L'ombre verte de l'olivier cache une autre lune, mais elle n'est pas celle du salut, elle est pour toi un fardeau, une malédiction, un reflet des horreurs passées. Tout ce qui t'entoure devient un reflet de ta propre souffrance. La lune pourpre, c'est ta douleur, ta perte, et toi, tu ne peux plus t'échapper. Tu es une ombre, un écho d'un autre temps. Le passé revient toujours, implacable, et te fixe dans l'obscurité. La nuit impérissable, l'ombre de la lune, c'est là où tu es. Mais peut-être que tu n'as plus de place ailleurs. Peut-être que ce qui te reste, ce qui reste en toi, c'est la cicatrice que la vie t'a laissée.

GEORG

Grete, la douleur t'a définie, elle t'a sculptée dans ses ombres. Ce qui te reste aujourd'hui, c'est cette cicatrice profonde, un souvenir douloureux gravé dans tes veines, dans ton souffle. Mais, et je le dis à voix basse, car il faut à peine le murmurer, il est encore un instant où l'espoir pourrait s'épanouir, là, dans les fissures invisibles du temps, dans les ombres qui se font plus claires lorsque l'on les regarde de près. Pourtant, toi, tu n'as pas voulu de cette lumière. Tu as fui chaque lueur, chaque mouvement qui t'eût permis d'échapper à ce tourbillon de souffrance dans lequel tu es tombée. Tu t'es laissée engloutir par l'obscurité et maintenant, tu l'habites, tu es devenue cette obscurité même. Il n'y a plus de retour possible. La route a été tracée, le voyage est achevé. Tout ce que tu vois autour de toi est déjà la trace de ta chute, le reflet d'une fatalité qui ne fait plus qu'un avec toi. Peut-être que tu n'as jamais cherché à

t'en échapper, peut-être que tout ça t'a paru nécessaire, comme une épreuve que tu devais endurer pour te trouver toi-même, mais à quel prix ? Les griffons, les larmes de sang, la lune pourpre : tout cela t'appartient désormais. Le silence de la nuit t'engloutira, imperceptible et éternel, comme une mer sans fond dans laquelle tu te noieras sans jamais voir la surface. Et là, dans cette nuit sans fin, dans cette ombre imperceptible, tu découvriras enfin la vérité : il n'y a pas de salut dans cette course, il n'y a que l'écho de ce que tu as perdu. Tout ce que tu cherchais, tout ce que tu désirais, n'a fait que te dévorer de l'intérieur. Alors, oui, peut-être que tu t'interroges encore : est-ce que j'ai encore une place ailleurs ? Mais la réponse te le dira bientôt, Grete : il n'y a plus d'ailleurs, plus d'autre, plus d'avant, il n'y a que l'obscurité de ce qui est devenu ta demeure. Le reste est éteint, le reste n'existe plus.

GRETE

Georg, je ne cherche rien ! Cette réponse, je la tiens depuis longtemps. Nous rêvions d'être un seul mais le monde a voulu qu'on soit deux : la mort n'y changera rien car elle fait partie du monde. L'âme est de l'étranger sur terre, disais-tu, mais l'âme n'a pas d'ailleurs où elle serait chez elle. La mort n'efface rien : nous serons toujours deux dans un tragique face-à-face. Je me suis donné la mort, ma dernière illusion, je pensais te rejoindre et à tes côtés briller d'une seule flamme. Ce qui est impossible, Georg, ce n'est seulement nous, c'est l'homme condamné à saigner éternellement de la blessure qu'il porte en lui. Tu le lais toi aussi : ce qui est tragique, c'est l'impossible humanité. Notre blessure à nous, c'est d'être deux et nous le resterons, éternellement.

GEORG

Oui, Grete... notre souffrance est grande, mais elle chante. C'est dans le feu de la perte que la joie se reconnaît. Nous serons deux, dans une même nuit, deux flammes portées par un même vent...